

LES AMIS DE LA POLOGNE

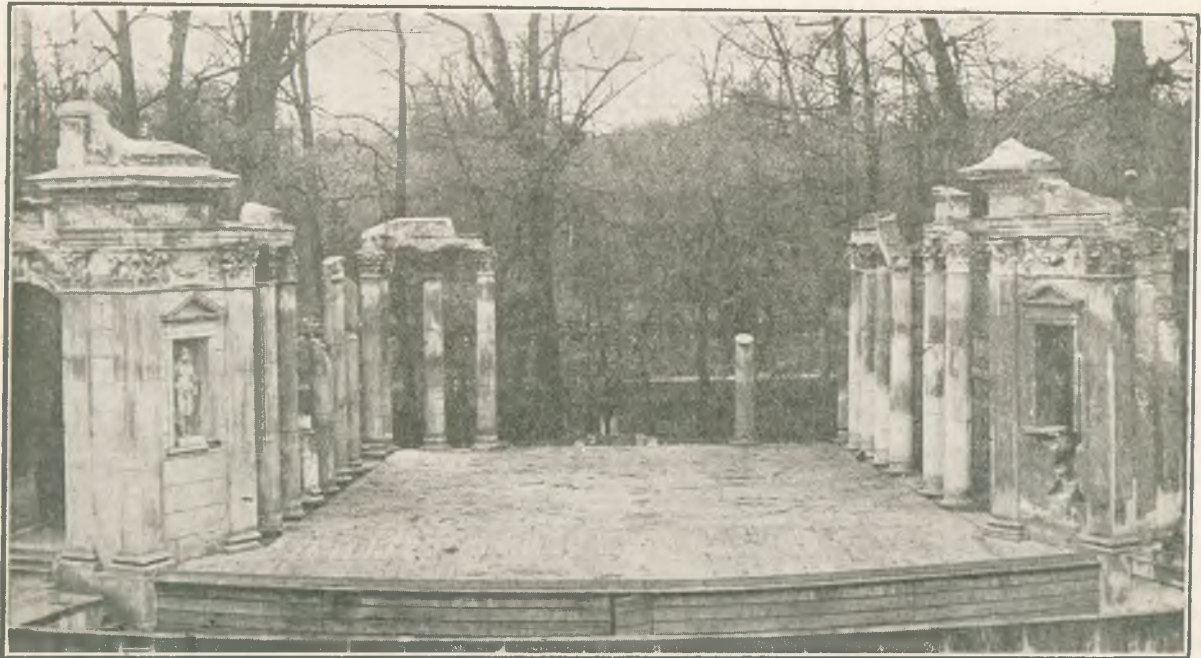
REVUE
MENSUELLE

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée, PARIS (V^e)
Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

RÉDACTEUR EN CHEF
Rosa BAILLY

SOMMAIRE

L'amitié franco-polonaise au XVI^e siècle : *P. Souty*. — Le bilan de l'Exposition de Poznan. — Bernard Shaw à Varsovie. — Nouvelles diverses. — Napoléon romancier : *M. Kukiel*. — Une œuvre de Prus : *P. Leheudé*. — Avant-Poste : *Boleslas Prus*. — Kilims : *G. Warchalowski*. — Administration : *S. Kotwicz*. — Les ouvriers polonais en France. — La vie économique. — Industrie. — De Lille à Varsovie : *J.-S. Debus*. — Le Dixième Pavillon : *Sieroszewski*. — L'action des Amis de la Pologne.



VARSOVIE. — THÉÂTRE DE LAZIENKI

L'Amitié Franco-Polonaise au XVI^e siècle

On sait que notre roi Henri III, avant d'occuper le trône de France, fut roi de Pologne, pendant un temps d'ailleurs assez court. Lorsqu'il apprit que la mort de son frère lui donnait une couronne à Paris, il quitta les bords de la Vistule pour ceux de la Seine, malgré les prières qu'on lui adressa. C'est ce que notre compatriote le poète loudunois Scévole de Sainte-Marthe nous rappelle dans un de ses sonnets.(1)

Quand l'honneur de nos Roys, Henry, dont la vaillance
Du bruit de son renom les Cieux mesme a remplis,
Eut planté en Vistule un fleuron de son lis
Et voulut retourner au gyron de sa France
Pologne qui perdoit sa plus douce espérance
Ne voyant plus ses champs d'un tel jour embelli,
Sentit d'un aspre dueil ses esprits assaillis.

.....

J'ai eu récemment la joie de retrouver deux petits ouvrages de cette époque qui montrent que c'est depuis longtemps que Français et Polonais savent se comprendre.

L'un d'eux est constitué par la lettre d'un gentilhomme français qui fit en 1573 le voyage de Pologne avec M. de Rambouillet, lequel était chargé de transmettre les remerciements de Henri de Valois et d'annoncer son arrivée.(2) Ce gentilhomme, qui estime qu'on a des yeux pour voir, a observé et consigné ses observations. Il a vu « Louviets », petite ville non close, toute bâtie de bois. Il a vu Varsovie et il a admiré la Vistule, large « une fois et demie comme le Loire » et son « fort beau pont de bois ». Il est arrivé enfin à Cracovie « qui contient une belle grande place, et huit ou dix rues moyennement grandes, et le chasteau, qui a trois fois autant de logis que le Louvre ». Il considère que cette cité se compose en réalité de quatre villes : Cracovie proprement dite, Stradomia, à cheval sur la Vistule, Clazimirie et la « ville aux juifs » où il y a peut-être 12.000 juifs.

Et de Cracovie il nous donne ses impressions sur le pays et les habitants. Plaines fertiles en blé, air « excellemment bon ». Il a fort apprécié les Polonais : « Quant aux meurs du pays, je vous puis dire et asseurer que c'est une fort brave nation, pleine de gens de cervelle et de guerre ».

Il a été aussi fort frappé des connaissances des Polonais en latin, en allemand et en italien, « car de cent gentilshommes il ne s'en pourroit trouver deux, qui n'entendent le latin et la plupart ces trois langues, lesquelles ilz apprennent à l'escolle par un mesme moyen ».

L'instruction était particulièrement soignée en Pologne. Il a pu le constater de visu : « La raison pourquoy le Latin y est si commun entre toutes sortes de gens iusques aux hostelliers est, qu'il n'y a si petit village, où il n'y ait escolle ».

L'autre petit livre dont je voulais dire quelques mots, c'est la harangue qu'adressa en la ville de Metz Messire Charles des Cars, évêque et duc de Langres, aux ambassadeurs de Pologne (août 1575). (3)

L'éloge de la Pologne et de ses habitants y est fait en termes enthousiastes. Il célèbre la « courtoisie et douceur des Polaqués (Polonais) ». Il déclare : « La grandeur et la beauté des hommes de ce pais là monstre assez qu'ils sont Polaqués, mais outre la force de cœur et du corps, ils ne cèdent à peuple du monde, soit pour la multitude infinie de noblesse, soit pour le regard de leurs faicts ».

Je n'entrerai point dans le détail de cet éloge qui établit que l'orateur était loin d'ignorer l'histoire de l'Etat polonais, — mais je ne puis résister au désir de citer quelques lignes où il proclame la fraternité franco-polonaise :

« Ils ne sont pas seulement sujets à mesmes frères (4), mais outre cela ils sympathisent(5) tellement en toutes leurs façons de faire, que si le Polaque et le François se rencontrent en quelque pais que ce soit, si tost que l'un a gousté l'humeur de l'autre, il faut par nécessité qu'ils jurent amitié ensemble, voire ligue offensive et défensive contre toute autre nation, comme un chacun fait. Or, nos voisins, et tous les peuples qui sont faschez et troublez de la grandeur de vostre estat, quand ils auront entendu que les Polaqués et François sont unis et incorporez en mesme amitié, pensez-vous que jamais ils osent rien entreprendre contre l'état des uns et des autres ? Si hardis de rien machiner et qui sera la nation si puissante qui ne craindra deux si grands peuples alliez en si bonne amitié les uns avec les autres ? »

On dit que l'Histoire est un perpétuel recommencement. C'est une formule qu'il faut bien se garder d'appliquer à tous les cas. Mais est-ce que ce texte n'est pas sans liaison avec nos préoccupations actuelles ? Est-ce que la fraternité franco-polonaise ne nous semble pas encore aujourd'hui une chose toute naturelle ? Et est-ce que l'alliance franco-polonaise ne nous apparaît pas comme une des principales garanties de notre sécurité ?

PIERRE SOUTY.

(1) Œuvres de Sc. de Sainte-Marthe, Poitiers, 1600.

(2) Extrait des lettres d'un gentilhomme de la suite de Monsieur de Rambouillet, ambassadeur du Roy au Royaume de Pologne, à un Seigneur de la Court, Lyon, 1574.

(3) La Harangue de Messire Charles des Cars, Evesque et Duc de Langres, Pair de France, et Conseiller du Roy en son privé Conseil, prononcée aux magnifiques Ambassadeurs de Poulongne, estans à Metz, le huitième jour d'Acoust, 1573 — traduit du latin par Jean Bodin. Lyon, 1573.

(4) Charles IX et Henri de Valois.

(5) Le texte dit : symbolisent.

Le Bilan de l'Exposition de Poznan

L'Exposition est terminée. Et tous ceux qui l'ont visitée en éprouvent plus que du regret : ils auraient voulu que durât toujours ce monument unique élevé à la gloire de la Pologne nouvelle par ses fils laborieux.

Les « Amis de la Pologne » s'associent aux belles paroles que prononça M. Switalski, Président du Conseil, à la cérémonie de clôture et qui s'accompagnent de si intéressantes considérations générales :

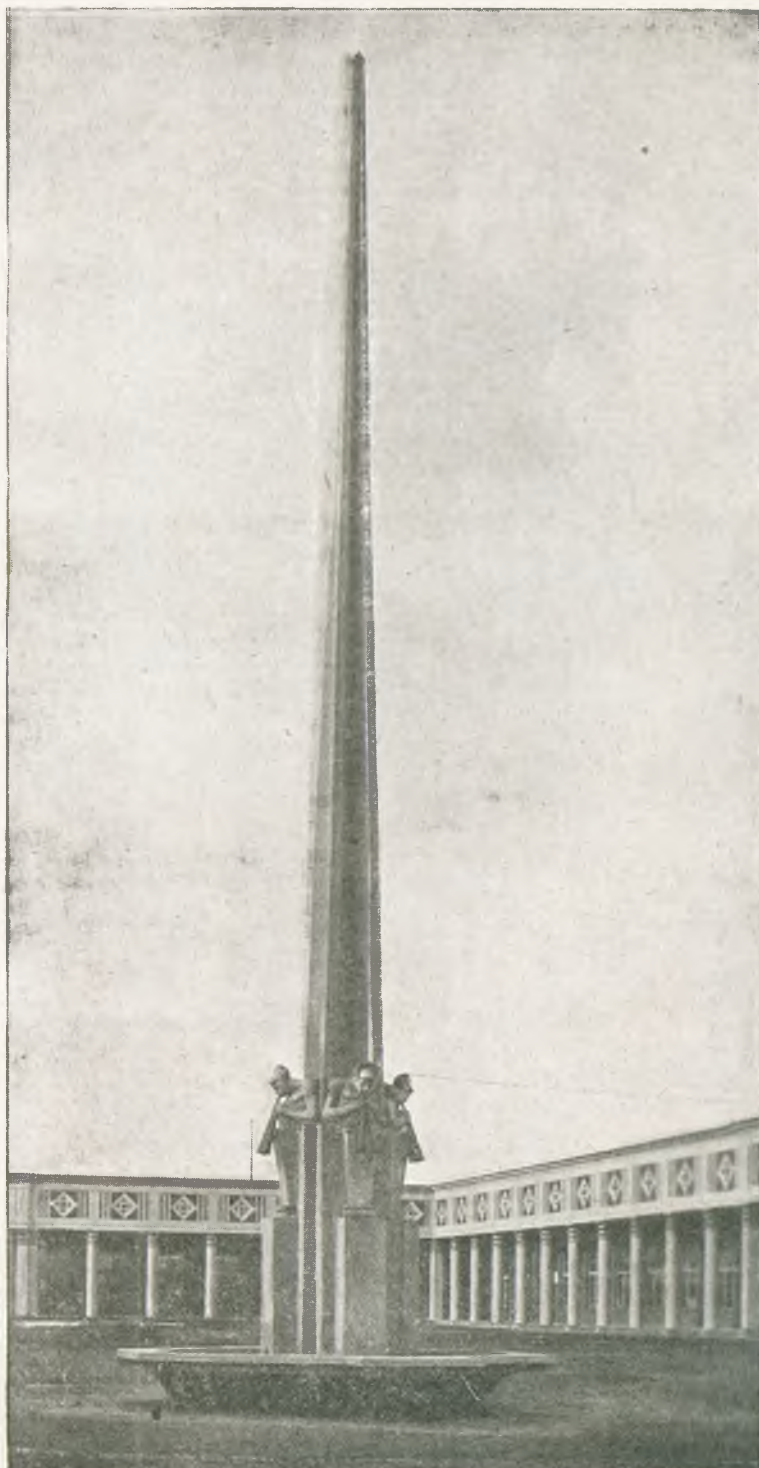
« Messieurs. Je dois procéder à la fermeture de l'Exposition. Il y a, dans ce mot de fermeture, comme un accent de mélancolie. Aujourd'hui encore, tout resplendit de lumière, partout s'élève un tumulte de voix et les cœurs s'emplissent d'admiration et d'orgueil. Mais, à partir de demain, commenceront les travaux de démolition.

« Ici même où s'érigait la vie éclatante du pays entier, ce sera demain le vide et l'abandon. Et cependant, ce jour de clôture de l'exposition est plus joyeux que celui de son ouverture. Le 16 mai dernier, nous ressentions tous le malaise des débutants. Aujourd'hui, lorsque nous avons dressé le bilan des bénéfices moraux fournis par l'Exposition, nous pouvons nous dire que nous avons bien travaillé.

« Quatre millions et demi de visiteurs, comme nous venons de l'apprendre à l'instant, sont passés par cette porte que nous devons fermer aujourd'hui.

« Naguère encore, on ne parlait en Pologne de problèmes économiques que presque exclusivement en jargon politique, ce jargon qui déforme tout. Ce jargon trouvait dans son vocabulaire des termes de plus en plus inquiétants pour définir l'antinomie et l'antagonisme des intérêts en jeu. Déjà ont cessé les tirades ou les jérémiades sur l'antagonisme entre l'industrie et l'agriculture, entre l'industrie et l'artisanat, entre la production rurale et celle des villes. On voit déjà des industriels s'occuper vivement des affaires de l'agriculture et vice versa, les représentants de la petite et de la grande propriété agricole sont arrivés à la conclusion qu'ils pouvaient conjuguer leurs efforts. De leur côté, les ministères ont cessé de jouer le rôle d'avocats de leurs ressorts particuliers et deviennent de plus en plus les défenseurs des grands problèmes économiques du pays. De plus en plus s'élargit l'horizon de ceux qui cherchent un but commun.

« Nous ne pouvons fermer les yeux sur ces antagonismes qui sont peut-être une nécessité. Néanmoins, il me semble que ce changement de tendances qui s'est manifesté et qui consiste à rechercher des points de



A POZNAN
LA COUR D'HONNEUR DE L'EXPOSITION

contacts communs constitue déjà un réel bénéfice moral. Nous avons l'espoir que tous ceux qui ont visité cette Exposition et qui se sont réjouis au spectacle de ses multiples pavillons, seront en Pologne les propagateurs de cette nouvelle manière de voir et de juger qui n'a pu se faire jour que par la substitution, à la phrase vide, de la joyeuse union de toutes les forces de la République.

« Cette exposition, nous l'avons organisée pour nous prouver à nous-mêmes et pour prouver aux autres que nous savons travailler, qu'il y a en nous un fond qui nous permet d'édifier de grandes œuvres en peu de temps.

« L'Exposition a constitué une œuvre excellente de propagande ; elle a été une école par laquelle ont été démontrées les richesses de l'Etat, elle a été une propagatrice de foi et d'espoir en nos propres forces, et c'est pourquoi dans les annales de notre Etat restauré, l'exposition demeurera un événement historique.

« En fermant aujourd'hui les portes qui conduisent aux pavillons dont a rayonné pendant près d'une demi-année l'effort de la nation entière, je le fais dans l'assurance que cette porte fermée ne sera pas une porte condamnée ; car c'est à travers cette porte que passe la voie menant vers l'avenir de la Pologne, car c'est ici qu'ont brillé les étincelles de la confiance en la force de la nation. Et lorsque s'éteindront ici les lumières, ce sont ces minuscules étincelles qui, disséminées dans le pays tout entier, allumeront ces flambeaux de foi qui ne pourront plus être éteints par le souffle des Cas-sandres.

« C'est avec un sentiment de joie et de reconnaissance sincère pour tous ceux qui ont contribué à cette grande œuvre, que je déclare la fermeture de l'Exposition Générale Polonaise ».

Dans son discours, M. Wachowiak, directeur général de l'Exposition, a fourni les données suivantes :

« Cent-vingt congrès se sont réunis à Poznan au cours de l'Exposition dont les membres venaient pour la plupart de l'étranger. Sont venus à Poznan : 180 excursions de l'étranger, 20 missions officielles, les repré-

sentants officiels et délégués de Belgique, Hollande, Suède, Norvège, Danemark, Estonie, Finlande, Lettonie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Autriche, Roumanie, Bulgarie, Hongrie, France, Grèce, Italie, Canada, Etats-Unis d'Amérique du Nord, Japon, Turquie, Brésil et autres Etats de l'Amérique du Sud, Portugal. Tout le corps diplomatique en Pologne a visité l'Exposition, ainsi que le Nonce Apostolique ; enfin les représentants de la S.D.N. Sont également venus à Poznan trois cardinaux et plusieurs évêques. Se sont réunis un congrès panslave des chanteurs qui groupa plus de 20.000 membres, le congrès fédéral des Sokols qui réunit plus de 30.000 Sokols. Quatre millions et demi de visiteurs ont défilé à l'Exposition ; c'est un véritable record pour la Pologne. Ces millions de citoyens, dit M. Wachowiak, regagnaient leurs foyers pleins d'une juste fierté nationale pour l'œuvre accomplie. L'Exposition Générale de Poznan a été une des plus grandes organisées dans le monde depuis 1900.

**

Comme l'a justement souligné M. Bertoni, commissaire du gouvernement à l'Exposition de Poznan, celle-ci est une manifestation infiniment instructive de ce que peut produire la collaboration du gouvernement et de l'initiative privée.

Il résulte des rapports présentés au Comité de l'Exposition, celle-ci a pu être clôturée sans déficit, alors que la grande majorité des expositions modernes, n'arrivèrent pas à boucler leur budget. C'est le cas notamment de l'Exposition de Wembley en 1923-24, de celle des Arts décoratifs en 1925, ainsi que celle de Cologne en 1928. Ce résultat remarquable est dû, dans une large mesure, à l'économie avec laquelle a été organisée l'Exposition et à son excellente gestion administrative et financière.

Maintenant, l'Exposition de Poznan est le passé. Mais ce passé radieux, qui vit dans les mémoires et qui exalte les énergies.

La Pologne nouvelle continue dignement la Pologne de jadis.





Bernard Shaw à Varsovie

Les amateurs de théâtre savent que le grand dramaturge anglais a donné à Varsovie, et non point à Londres, la première représentation de sa dernière œuvre : « La Bascule ».

Pourquoi ? C'est que son traducteur polonais, Sobieniowski, lui présenta une parfaite traduction de la pièce dans les plus courts délais. C'est aussi que Varsovie, aux portes de l'U.R.S.S. pouvait mieux comprendre que l'Angleterre la hardiesse des conceptions politiques et la justesse des ironiques remarques de la « Bascule ».

Après le succès qu'il remporta auprès du public polonais, Shaw s'est laissé interviewer, et il a donné de bien curieuses appréciations, reproduites par toute la presse polonaise, sur l'amitié franco-polonaise. Lisez-les, vous y retrouverez l'utilitarisme renforcé d'Albion. Shaw est d'origine irlandaise, mais il a passé à « l'ennemi », comme il appert de son autre pièce : « L'autre île de John Bull ».

« J'attache une grande importance à la compréhension mutuelle de nos deux nations. Mais vous autres Polonais, devez tenir compte de la mentalité un peu spéciale des Anglais. Lorsque la Pologne reconquit la liberté et devint un Etat indépendant, notre libéralisme s'empressa de s'en détourner et se trouve actuellement en quête d'autres nations opprimées et persécutées dans les Balkans notamment à qui il pourrait témoigner sa sympathie. Vis-à-vis de la Pologne, le libéralisme anglais a pris une attitude non seulement indifférente, mais aussi quelque peu méfiante en raison de l'alliance étroite qui unit la Pologne à la France.

« A mon sens la Pologne doit faire comprendre à l'opinion publique anglaise, qu'elle n'est pas un instrument dans les mains de la France. A votre place je dirais aux Anglais : « Vous devez comprendre que l'intérêt réel de la Pologne lui commande de chercher un allié véritable et cet allié, dans les conditions actuelles, c'est la France. »

« La Pologne devrait expliquer aux Anglais que les sentiments qui l'animent à l'égard de la France ne constituent nullement un privilège spécial accordé à celle-ci, mais dérivent de la raison d'Etat polonaise. Du moment où l'Angleterre comprendra que l'alliance polono-française a pour base l'intérêt commun des deux pays, les rapports de l'Angleterre et de la Pologne se trouveront sur le même plan, et à partir de ce moment-là il se produira, à n'en pas douter, un revirement dans les dispositions du libéralisme anglais à l'égard de la Pologne ».



LE THÉÂTRE POLONAIS A VARSOVIE

Voilà parler ! Et il fait bon entendre des paroles sincères ! L'Angleterre n'admet pas d'amitiés internationales désintéressées...

Du Maréchal Pilsudski, Bernard Shaw, le grand railleur, l'intrépide critique, se montre enthousiaste, et sans restriction. Il s'est inspiré de lui pour le principal personnage de sa pièce.

« Je ne pouvais guère m'attendre, dit-il, à voir mes compatriotes accueillir cette pièce avec le même empressement que les Polonais.

« En effet, elle vise trop directement la vie anglaise. Je considère cependant que « La Bascule » caractérise une situation qui n'est pas propre à l'Angleterre. Après la première représentation londonienne, M. Ramsay Mac Donald m'a confirmé que les gouverneurs des Dominions se trouvent dans des situations analogues à celles que j'ai exposées dans ma pièce. Ce problème présente aussi en Pologne un caractère d'actualité, et ceci peut-être dans une mesure plus grande qu'ailleurs. Aussi en écrivant ma pièce, me proposais-je au début de modeler la figure du roi Magnus sur la personnalité du Maréchal Pilsudski dont l'action dénote une habileté politique remarquable. Contrairement à Mussolini et à Primo de Rivera, au lieu de se proclamer dictateur devant le monde entier, le Maréchal Pilsudski a conservé le régime démocratique. Il s'est abstenu de restreindre les libertés personnelles, et a prescrit les

élections générales. Cependant dès que la Diète s'est réunie, il l'a simplement ajournée en prenant lui-même le pouvoir. Je voulais au début faire figurer cette scène au troisième acte de « La Bascule ». Si j'ai renoncé à le faire, c'est parce que c'eût été donner une image trop fidèle de la réalité. Déjà sans cela il s'est trouvé

des gens pour affirmer que j'ai été payé par le Maréchal Pilsudski pour avoir écrit cette pièce.

« Vous pouvez déclarer à vos compatriotes — dit M. Shaw avec force — que j'éprouve la plus grande admiration pour le Maréchal Pilsudski et pour son esprit politique, fait de bon sens et d'esprit pratique ».

NOUVELLES DIVERSES

UN DON DU JAPON AU MARECHAL PILSUDSKI

Le premier ministre du Japon et le président de la Société Japono-Polonaise à Tokio ont remis au Maréchal Pilsudski une épée avec une tablette en argent portant une inscription commémorative en polonais, en japonais et en anglais.

L'épée a été forgée avec l'acier des lances provenant de la guerre russo-japonaise.

L'amiral Togo, en offrant l'épée au Maréchal Pilsudski, s'est exprimé en ces termes : « Je me sens extrêmement heureux de pouvoir remettre moi-même cette épée à Votre Excellence, dont le nom est hautement honoré au Japon, comme le chef de la Pologne ressuscitée et le plus grand patriote de Pologne. »

LA SANTÉ DE PADEREWSKI

Paderewski, qui résidait dans sa propriété de Morges, en Suisse, a été saisi brusquement, la semaine dernière, d'une crise d'appendicite. Un conseil de médecins convoqué immédiatement, conclut à la nécessité d'une intervention chirurgicale, qui a eu lieu le Vendredi 11 Octobre. A l'heure où nous écrivons, le Maître est encore très souffrant.

LE 300^e ANNIVERSAIRE DE JEAN III SOBIESKI

Lwow a fêté magnifiquement le 300^e anniversaire de la naissance de Jean III Sobieski, le vainqueur des musulmans et le sauveur de Vienne.

Toute la ville était décorée de guirlandes, les fenêtres illuminées et des portraits de Jean Sobieski étaient suspendus partout. La fête a commencé la veille au soir, par l'illumination du monument du roi-héros, de la tour de l'Hôtel-de-Ville, de la maison royale place du Marché, etc., et par des orchestres disséminés dans les rues.

Le dimanche, à 9 heures, une imposante cérémonie religieuse eut lieu à la cathédrale, dans les différentes églises, à l'église évangélique et à la synagogue. A 10 heures, la foule précédée des autorités civiles et militaires, se rendit au monument de Jean Sobieski, et à 12 heures eut lieu l'ouverture officielle du Musée Historique de Lwow.

DOCTEURS « HONORIS CAUSA »

L'Université de Varsovie a nommé docteurs « honoris causa » de la Faculté de Droit, les savants suivants :

MM. H. Berthélémy, Bonfante, H. Capitant, R. Gargofal, F. Gény, lord Hanworth of Hanworth et J.-B. Scott.

Le recteur de l'Université de Varsovie, M. Brzeski, a prononcé le discours de réception, et le professeur Berthélémy, l'a remercié en français, au nom de tous ses collègues.

LA SITUATION DES EMIGRÉS RUSSES EN POLOGNE

M. Portugalow, journaliste russe de Varsovie, a prononcé à Paris, au siège de l'union russe démocratique républicaine, une conférence consacrée à l'émigration russe en Pologne. L'orateur a déclaré que les émigrés russes se sentent tout à fait bien en Pologne, Etat qui leur accorda son hospitalité, et où ils désirent rester, sans intention de chercher un asile ailleurs.

LES JUIFS DE PALESTINE ET LA POLOGNE

L'action humanitaire du Consul Polonais en Palestine, M. Zbyszewski, lui a valu de nombreuses lettres de remerciements. Nous en transcrivons les deux principales.

La direction de l'Union des Juifs Polonais à Jérusalem écrit :

« Au nom des Juifs polonais de la Palestine nous vous adressons, Monsieur le consul général de la République de Pologne, les expressions de notre estime et nos remerciements pour l'intervention énergique et désintéressée et vos démarches auprès des autorités locales entreprises pour notre défense pendant les journées terribles et sanglantes que nous avons vécues. Nous nous souviendrons toujours des moments, Monsieur le Consul, où sous une grêle de balles, vous avez visité les faubourgs menacés en encourageant nos frères et leur portant votre assistance... »

« Nous nous empressons en même temps d'adresser les expressions de notre profonde reconnaissance aux autorités centrales de la République de Pologne à Varsovie pour l'attitude bienveillante et l'énergique intervention au profit de nos intérêts à Erez Israël sur le terrain international ».

Et dans une autre lettre adressée au consul Zbyszewski par les Supérieurs de la Congrégation des Juifs de Varsovie en Palestine, nous lisons :

« Nous considérons de notre devoir de vous adresser, Monsieur le Consul, au nom des milliers de membres

de notre congrégation, les expressions de profonde reconnaissance pour vos démarches et votre intervention pour la cause des Juifs pendant les derniers tumultes. La défense des Juifs que vous avez entreprise sera toujours vivante dans notre mémoire. Que nos bénédictions et nos souhaits se réalisent à la joie et le bonheur de tous les citoyens ».

LE CENTENAIRE DE LA BIBLIOTHEQUE DES RACZYNSKI

La Bibliothèque des Raczyński à Poznan, foyer de culture et de défense polonaise à l'Occident, vient de fêter son centenaire.

Le Congrès des Bibliothécaires et des Bibliophiles qui avait réuni à Poznan un grand nombre de professeurs et de savants, a permis de fêter ce centenaire avec toute la pompe qui lui convenait.

« LES PAYSANS » TRADUITS EN HONGROIS

Un très petit nombre d'œuvres polonaises ont été traduites en hongrois. Jean Tomacsanyi, infatigable travailleur du rapprochement intellectuel polono-hongrois, vient de traduire « Les Paysans », de Reymont, en hongrois.

Afin de se pénétrer plus complètement de la langue des « Paysans », Jean Tomacsanyi s'est rendu en Pologne, à Lipce (où se passe le roman), et il a étudié spécialement le « patois » et les particularités du folklore de ce village. Aussi, sa traduction est-elle remarquable.

A LA MÉMOIRE DE ADAM ASNYK

Adam Asnyk, un grand poète polonais, appartient à la génération qui suivit le romantisme. Il a consacré une grande partie de ses poésies aux Carpathes, « ce monde de merveilles » où l'âme « s'enivre sans être jamais rassasiée... » Aussi le Comité d'Asnyk vient-il de faire poser, par les soins de Mme Julie Wielezyska, une table commémorative du grand poète, dans la vallée dénommée « Hala Gasienicowa ».

UN LIVRE DU GÉNÉRAL CAMON

Le général Camon, un des plus illustres connaisseurs de la science militaire, vient de publier un livre sur le Maréchal Pilsudski.

L'œuvre du général Camon porte le titre : « La manœuvre libératrice du Maréchal Pilsudski contre les Bolcheviks, août 1920 » et comporte une étude stratégique complétée par une biographie du Maréchal Pilsudski et de nombreuses cartes et esquisses.

Le livre du général Camon offert au Maréchal Pilsudski porte en dédicace l'inscription : « Au Maréchal Pilsudski, sauveur de la Pologne, respectueux hommage du général Camon. »

UNE EXPOSITION RÉGIONALE A LOWICZ

Cette exposition, extrêmement variée, présente un coin émouvant, « la chambre de Chopin ». On a réuni là, dans une petite pièce claire et silencieuse, beaucoup de souvenirs qui se rattachent à l'enfance de Chopin

et qui nous émeuvent profondément. Aux murs sont accrochés les portraits du père et de la mère de Chopin, de ses sœurs, etc. Et dans un recoin sombre, le masque de Chopin...

La majorité de ces souvenirs appartient à la Société de Musique de Varsovie, la direction des Collections d'Etat, enfin à Mme Marie Ciechomska qui les tient par héritage de la sœur de Chopin.



PETKIEWICZ

PETKIEWICZ, VAINQUEUR DE NURMI

Petkiewicz est un jeune étudiant en droit ; il a 20 ans à peine. Champion de Pologne, il a vaincu, à Varsovie, le champion du monde de course, le Finnois Nurmi.

Ils devaient se mesurer dans une course de 3.000 m. Au début et jusqu'à 300 m. du but, Nurmi et Petkiewicz ont couru régulièrement, Nurmi toujours légèrement en avant. Puis, brusquement, alors que l'on croyait déjà Nurmi vainqueur, Petkiewicz, d'un effort surhumain, est parvenu à le dépasser et a atteint le but le premier.

Très modeste, Petkiewicz accuse le vent et les conditions atmosphériques très défavorables, de la défaite de Nurmi.



Napoléon romancier

(Manuscrits de Napoléon, écrits en 1793-95. Publiés par
Simon Askenazy. Varsovie, 1929, Hieronim Wilder éd.)

Un livre remarquablement beau repose sur notre table. C'est un grand volume in-folio, relié aux armes du 1^{er} Empire. Parmi des pages en papier de Hollande, avec de beaux caractères d'imprimerie, se trouvent des feuillets, tantôt jaunâtres, tantôt grisâtres, d'un papier qui semble dater du XVIII^e siècle ; une écriture rapide, impatiente, nerveuse, une écriture qui dépasse toujours la pensée, pleine de ratures et de mots soulignés, pleine d'abréviations énigmatiques presque impossibles à déchiffrer, recouvre ces feuillets. C'est un manuscrit de Napoléon Bonaparte, de Napoléon, à peine âgé de vingt ans, capitaine, chef de bataillon, général de brigade, un manuscrit de jeunesse de Napoléon. Un Polonais, Tytus Dzialynski, avait transporté, il y a près de cent ans, à Kurnik, près de Poznan, ce manuscrit inestimable qu'il tenait d'un des derniers compagnons de l'Empereur à Sainte-Hélène. Pendant longtemps, le manuscrit resta oublié. Peu de temps avant la guerre mondiale, un savant polonais, le professeur Askenazy, le découvrit et s'en servit en partie dans son ouvrage : « Napoléon et la Pologne ». Maintenant, Askenazy vient de publier, chez l'éditeur varsovien Wilder, le texte complet avec un commentaire polonais et français qui éclaire toutes les questions relatives à l'éclosion du manuscrit et qui jette une lumière inattendue sur l'une des périodes de la jeunesse « orangeuse élevée et sombre » de Napoléon, la dernière.

Nous y trouvons des billets et des lettres, écrits par Napoléon entre 1793 et 1795.

Des quinze brouillons conservés à Kurnik, dix au moins, proviennent de la même année 1795, qui a été pour lui une année de misère, puis est devenue subitement l'année de son accès aux plus hauts sommets de la carrière militaire. Une partie importante de ces brouillons inestimables constitue des documents sur sa pénible lutte avec le sort. Il y a parmi eux, au milieu des mémoires militaires, au milieu de la rédaction de projets de génie, qui ne sont encore que partiellement connus, l'esquisse d'une nouvelle contemporaine des autres manuscrits, et jetée sur le papier, d'une écriture fiévreuse, pendant les nuits sans sommeil de Napoléon.

Cela se passait au cours de la sanglante année 1793, sous le règne de la Terreur, dans la ville de Marseille reconquise par les républicains. Le frère aîné de Napoléon, Joseph Bonaparte, y demeurait en qualité de commissaire de l'armée. En sortant un jour du bureau de l'un des représentants de la Convention, il aperçut dans la salle d'attente une toute jeune fille, tremblante. Elle attendait depuis longtemps, elle venait intercéder pour son père emprisonné. Elle s'appelait Désirée Clary et elle avait quinze ans. Joseph Bonaparte connaissait sa famille : une riche famille bourgeoise (le père était fabricant de savons), embarrassée dans les affaires royalistes ; l'un des frères, menacé de la guillotine, s'était suicidé, deux autres étaient en prison et leur père était mort de désespoir. Deux filles, Désirée et sa sœur aînée, Marie-Julie, restaient près de la veuve. C'étaient deux futures reines : l'aînée reine de Naples et d'Espagne, la plus jeune, reine de Suède. Joseph

Bonaparte devint le protecteur des Clary et il s'efforça d'obtenir la main de Désirée ; mais celle-ci refusa, par égard pour sa sœur aînée Julie. Joseph Bonaparte s'accommoda de son sort, il se fiança avec l'aînée, et, un peu plus tard, il introduisit dans la maison des Clary son plus jeune frère, récemment nommé général, Napoléon.

Le jeune général avait l'âme sensible et rêveuse, il était imprégné des écrits de Rousseau, des souffrances de Werther et des chants d'Ossian. La jeune Provençale de seize ans, spirituelle, coquette, gentille et capricieuse, aux doux yeux noirs avec un petit nez retroussé, fut pour lui la personnification de l'immortel féminin. Jusque-là, Napoléon n'avait pas connu l'amour, ce sentiment profond qui enchaîne l'âme abandonnée et solitaire : « Il devint amoureux fou de Désirée. Il la nomma Eugénie car ce second nom lui paraissait beaucoup plus romanesque. Elle s'appelait pour lui « la bonne petite Eugénie ». L'idylle se développa entre les jeunes gens, fraîche et pure.

Cette année 1794 fut, dès le début, heureuse pour Napoléon. Il était l'âme des heureuses opérations en Italie. Les représentants de la Convention, délégués près de cette armée, le décrivaient comme « un officier d'un mérite transcendant ». Quoique jacobin et partisan du tyran Robespierre, il était un bon parti. Son succès faiblit à la chute de Robespierre : la guillotine le menaça. Mais il réussit à se sauver, de nouveau il se distingua, et il continua à fréquenter la maison des Clary.

Mais la catastrophe arriva, au commencement de 1795, causée par la défaveur des autorités de Paris, et spécialement du grand Carnot envers cet ambitieux général ; on rappela Bonaparte à l'armée d'Occident, l'armée de Vendée. En partant, Napoléon et Eugénie échangèrent des serments d'amour. Napoléon promit aux Clary de se libérer bientôt de ce commandement en Vendée, d'en prendre un autre et de retourner à Marseille.

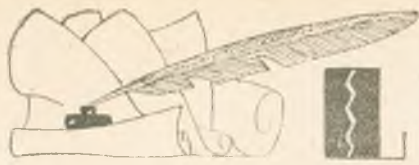
Mais Napoléon ne devait plus revoir Eugénie de longtemps. Malgré les instances de Napoléon, elle cessa de lui donner de ses nouvelles, reprit sa parole et se maria plus tard avec Bernadotte.

La nouvelle qui se trouve parmi les manuscrits, c'est l'histoire, légèrement déformée, de Napoléon et d'Eugénie. Elle est intitulée « Clisson et Eugénie ». L'écriture est nerveuse et impétueuse ; la nouvelle est recommandée plusieurs fois et se termine par un dénouement tragique. Le style romantique sentimental, rappelle les ballades écossaises d'Ossian.

On connaissait depuis longtemps cet amour de Napoléon. Mais on n'avait pas su déchiffrer, dans les lettres de Napoléon à son frère, le drame qu'il avait vécu. La nouvelle qu'il a écrite, pathétique, sentimentale, naïve, mal construite, constitue un aveu émouvant du grand homme qui fut aussi un homme sensible, malheureux et très solitaire.



UNE ESQUISSE DE NOAKOWSKI



LES LÉTTRES



Une Œuvre de Prus

Un petit village perdu dans la campagne polonaise, un château, une ferme, aussi éloignée du château que du village. La ferme s'étend sur trois collines, dont l'une est couverte de pins ; une rivière coule à ses pieds à l'est, à l'ouest la ferme touche à la grand'route. Elle appartient à un paysan polonais, Joseph Slimak, c'est-à-dire Joseph Limaçon.

Joseph Slimak a une femme, Jagna Slimakowa, et deux enfants, Jendrek et Stasiek. Il a aussi un valet de ferme boiteux, Mathieu Owczarz, et une petite domestique, Magda l'orpheline. Et puis des chevaux, deux vaches, des cochons, un chien, Burek. Il travaille souvent pour le château ; il transporte des marchandises pour les Juifs qui tiennent l'auberge du village. Le dimanche, il va à l'église avec toute sa famille. Il mène ainsi depuis des années, une vie paisible et régulière.

Un jour, tout cela change brusquement. Des étrangers, des colons allemands, venus de l'autre côté de la Vistule, s'installent dans le pays ; ils achètent le château et toutes les terres qui en dépendent et ils font construire un chemin de fer.

Au début, ils achètent à Slimak toutes sortes de provisions qu'ils paient à des prix exorbitants ; mais peu à peu ils arrivent à se suffire à eux-mêmes. En outre, ils veulent obliger Slimak à leur vendre sa ferme, pour y installer un moulin à vent.

Slimak gardera sa ferme, mais dans la lutte perdra son petit garçon, Stasiek, et sa femme Jagna. Quant à l'aîné de ses fils, Jendrek, il passera en jugement pour s'être battu avec les Allemands.

Tel est le roman de Boleslas Prus, « Avant-Poste ». Écrit d'une façon tout à fait objective, avec beaucoup de simplicité, peut-être même un peu de prosaïsme, et une totale impartialité, ce roman est l'un des plus célèbres du célèbre romancier.

Boleslas Prus s'est occupé toute sa vie des questions nationales et sociales. Déjà, à 25 ans, en 1872, il exposait ainsi son programme social : « Instruits par l'expérience, nous devons changer entièrement notre système, en limitant nos plans et nos travaux au cercle

étroit des relations quotidiennes. Modestes envers nous-mêmes, résignés devant l'inévitable, occupons-nous de payer nos dettes sociales en faisant des économies, en relevant l'agriculture et le commerce, en renforçant la famille, en augmentant le nombre des mariages, en diminuant la mortalité chez les enfants, en aidant les malheureux, en répandant une saine instruction et des principes moraux. »

Les livres de Prus résultent tout naturellement de ce programme ; chacun d'eux présente un aspect de la question sociale, chacun d'eux constitue une étude de la vie polonaise examinée à un point de vue particulier ; c'est ainsi qu' *Avant-poste* présente un épisode de la colonisation allemande. Mais en même temps, il faut bien le répéter, ces romans restent tout à fait « indépendants ». Prus est le contraire d'un romancier « à thèse ».

Slimak, son paysan, d'*Avant-Poste*, est un pauvre homme, ni meilleur, ni pire que la plupart des paysans ; il n'est guère malin et il n'ose rien décider en l'absence de sa femme. S'il peine durement en construisant le cercueil de son petit garçon, quelques mois après, il l'a presque oublié. Il se remarie peu après la mort de sa femme. Et s'il réussit à garder sa ferme, ce n'est pas certes à son habileté personnelle, mais à l'appui de la commune qu'il le doit.

Néanmoins, cette impartialité dans le récit n'atteint jamais à la dureté. Prus était un homme éminemment bon et sa bonté transparait à chaque page du livre. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'histoire de Mathieu, le valet boiteux de Slimak, qui adopte un bébé, l'enfant d'une folle, et qui l'apporte toutes les nuits à l'étable, pendant que ses patrons dorment, pour que les vaches le nourrissent de leur lait.

« *Avant-Poste* » parut en 1885. « Par sa forme artistique, sa philosophie, sa façon élevée de présenter en même temps la question nationale et la question sociale, à écrit Bronislas Chlebowski, ce roman témoigne de la maturité spirituelle à laquelle était arrivé Prus et que ses œuvres suivantes : *La Poupée* (1890), *Les Emancipées* (1894) et *Le Pharaon* (1897), devaient confirmer. »

PIERRE LEHEUDE.

Avant-Poste⁽¹⁾

(Le château vient d'être vendu, et les colons allemands arrivent dans le pays).

Un jour, au début d'avril, Slimak sortit de la chaumière, comme d'habitude, avant le lever du soleil, pour réciter ses prières et examiner le temps qu'il ferait. L'est s'éclairait déjà tandis que pâlissaient les dernières étoiles ; seule scintillait encore l'étoile du matin, semblable à un bijou suspendu dans le ciel ; et sur la terre, les oiseaux réveillés, le saluaient de leurs joyeux pépiements.

L'homme regarda le brouillard qui blanchissait les champs et les prés, comme une neige légère, et il murmura : « Lorsqu'au matin l'aurore se lève »(2). Tout à coup, il entendit un bruit confus qui venait de derrière les collines, un mélange de grincement de roues et de voix humaines.

Étonné, il courut au sommet de la colline couverte de pins et il aperçut alors une caravane extraordinaire. C'était une longue suite de voitures recouvertes de toile, d'où émergeaient, tantôt des têtes humaines, tantôt des meubles, tantôt des instruments agricoles. Des hommes revêtus de grandes capotes grenat et de casquettes, marchaient près des voitures, où étaient assis sur les brancards, les jambes pendantes. Des vaches étaient attachées à quelques voitures ; dans les intervalles des voitures, se pressaient de petits troupeaux de porcs. Tout à fait à la fin de la caravane, une voiture à peine plus grande qu'une voiture d'enfant, avançait lentement ; un homme, les jambes pendantes, était assis à l'intérieur, et elle était tirée d'un côté du timon, par un chien, de l'autre côté par une femme.

Ce sont les « Schwabs » se dit l'homme, mais il écarta rapidement cette première pensée. Peut-être des Tziganes ? rêvait-il ? — Non, les Tziganes s'habillent en rouge, et ceux-ci sont en grenat et en jaune. Oh ! peut-être des scieurs ?... Mais les scieurs ne traîneraient pas du bétail après eux, et puis, pourquoi viendraient-ils ici, puisqu'il n'y a pas de forêts ?...

L'homme se battait ainsi avec ses pensées, il cherchait à fuir devant la seule vraisemblable — les colons qui ont acheté le domaine viennent s'établir ici.

— Ce sont eux, ou ce ne sont pas eux, murmurait-il, les yeux fixés sur la grand'route.

Cependant les Allemands arrivaient dans le bas, et ils disparurent pendant un instant. L'homme se frotta les yeux. Peut-être se sont-ils évanouis avec la lumière du jour, peut-être la terre les a-t-elle engloutis ? Quelle idée !... Le vent soufflait et de nouveau il apporta le bruit des roues qui tournaient lentement, le grincement des essieux, le murmure des voix humaines. De nouveau, derrière la montagne, apparurent les têtes des chevaux, les casquettes grenat des conducteurs, les bâches grises des voitures et les têtes des Allemandes serrées dans des mouchoirs multicolores noués au-

dessous du menton. La terre cède à chaque pas sous les sabots de leurs chevaux maigres. Les voilà maintenant sur le dernier sommet, inondés des rayons d'or du soleil, criards, brillants, salués par le chant des alouettes qu'ils chasseront et tueront en automne.

Loïn derrière eux, quelque part dans le brouillard, le bois sombre se profilait et l'on entendait résonner la cloche de l'église. Était-ce pour appeler comme d'habitude les gens à la prière, ou pour leur annoncer l'arrivée du peuple étranger ?...

Slimak regarda tout autour de lui. Dans les chaumières, de l'autre côté de la colline, les portes étaient fermées ; personne ne bougeait dans les cours et personne sûrement n'accourrait aux portes des enclos s'il criait : « Regardez, compères, quelle avalanche d'Allemands !... » Le village dormait encore.

Maintenant, le cortège de voitures remplies de gens bruyants commençait à défiler devant la chaumière de Slimak. Les chevaux, fatigués avançaient lentement, les vaches soulevaient lourdement leurs pieds, les porcs se heurtaient en grognant. Mais les hommes étaient contents, ils riaient, ils s'interpellaient de voiture à voiture et de la main ou du fouet, ils désignaient la colline. Enfin, ils redescendirent dans le bas, ils passèrent le pont, et ils tournèrent à gauche, dans les champs.

Le temps de dire deux ou trois prières, la petite voiture tirée par le chien et par la femme, apparut derrière eux et elle s'arrêta à la porte de l'enclos de Slimak.

La pitié envahit l'homme. Il descendit de la colline et s'approcha des voyageurs.

— D'où êtes-vous, bonnes gens, et qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Nous sommes des colons, de l'autre côté de la Vistule, répondit la femme. Les nôtres ont acheté de la terre ici, alors nous les suivons.

— Et vous n'avez pas acheté de terre ?

La femme haussa les épaules.

— C'est donc l'habitude chez vous que les femmes traînent leurs hommes ? demanda Slimak.

— Que faire, puisque nous n'avons pas de chevaux, et mon père n'avancerait pas sur ses propres jambes.

— C'est votre père ?

La voyageuse inclina la tête.

— Et il est malade ?

— Oui.

Slimak réfléchit.

— C'est comme mendiant qu'il suit le groupe ? demanda-t-il de nouveau.

— Oh ! non !... répondit-elle avec énergie. Mon père fait la classe aux enfants et moi, quand j'ai le temps, je couds et quand je n'ai rien à coudre, je me loue pour aller travailler dans les champs.

Slimak la regarda, étonné, puis il dit :

— Mais vous n'êtes pas des Allemands pour parler si doucement notre langue.

— Nous sommes des Allemands, répondit la femme.

— Nous sommes des Allemands, répondit l'homme

(1) « Avant-poste » doit paraître prochainement sous le titre « La Citadelle » et dans la traduction de Mme Marie RAKOWSKA, aux Editions de la Nouvelle Revue Française.

(2) Paroles d'un cantique populaire.

de la voiture, en élevant la voix pour la première fois.

Pendant cette conversation, la Slimakowa sortit de la chaumière, et elle s'approcha de la porte avec Jendrek.

— Un chien solide ! cria Jendrek.

— Regarde un peu, lui dit Slimak, comme cette dame a trainé pendant toute la route, sur une voiture, son père malade. Et toi, fainéant, est-ce que tu en ferais autant ?

— Pourquoi en ferais-je autant ? Vous n'avez pas des chevaux, par hasard !... riposta le gamin.

— Nous aussi, nous avons des chevaux, mais maintenant nous n'en avons plus, dit à mi-voix le voyageur.

C'était un homme maigre, pâle, avec des cheveux roux et une barbe de la même couleur.

— Vous devez avoir envie de vous reposer et de manger quelque chose, après un tel voyage ? demanda Slimak à la femme.

— Je n'ai pas faim, répondit-elle, mais mon père prendrait bien un peu de lait.

— Va chercher du lait, Jendrek, dit Slimak.

— Sans vous offenser, interrompit la Slimakowa, mais vous autres, Allemands, vous n'avez donc pas de pays, que vous venez dans le nôtre ?

— C'est ici notre pays, répartit la voyageuse, je suis née ici, de l'autre côté de la Vistule.

L'homme installé dans la voiture fit un geste de la main, et il commença à expliquer d'une voix lente :

— Nous autres, Allemands, nous avons notre pays, qui est même beaucoup plus grand que le vôtre, mais on n'y est pas bien. Il y a beaucoup de gens, peu de terre ; on y gagne difficilement sa vie. En outre, nous avons des impôts considérables à payer, le service militaire est pénible, et encore on vous dresse à chaque instant toutes sortes de contraventions...

Il toussa, s'arrêta quelques minutes et reprit :

— Chacun désire se trouver bien sur cette terre, et chacun veut vivre comme il lui plaît et non comme les autres le lui ordonnent... Nous sommes mal dans notre pays, aussi nous venons chez vous...

Jendrek apportait le lait et il en donna à la voyageuse pour son père.

— Que Dieu vous le rende ! soupira le malade. Vous êtes de bonnes gens...

— Pourvu que vous ne nous fassiez pas de mal, répondit à mi-voix la Slimakowa.

— Que pouvons-nous vous faire ? demanda le malade. Est-ce que nous vous prenons votre terre ? Est-ce que nous causons du dommage à vos troupeaux ? Est-ce que nous allons vous voler, ou vous assassiner ? Les nôtres sont des gens paisibles, ils ne barreront la route à personne, pourvu que personne ne vienne les tracasser...

— En tout cas, vous avez acheté notre village, interrompit Slimak.

— Et pourquoi votre maître l'a-t-il vendu ? dit le malade. S'il y avait eu sur ces terres, trente paysans au lieu d'un seul patron qui ne faisait rien que dépenser son argent, les nôtres ne seraient pas venus. Ou bien, pourquoi est-ce que vous-même ne l'avez pas acheté, au nom de la commune ? Votre argent est aussi bon que le nôtre, vos droits sont les mêmes que les nôtres. Mais depuis le temps que vous êtes ici, vous ne vous

êtes jamais soucié d'acheter ces terres, et il a fallu amener des colons de l'autre côté de la Vistule. Et maintenant que les nôtres les ont achetées, les yeux commencent à vous piquer.

Epuisé, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et il regarda ses mains amaigries. Un instant après, il reprit :

— Enfin, à qui les colons revendront-ils leurs colonies ? Aux paysans. De l'autre côté de la Vistule, les paysans ont tout racheté après nous et partout les paysans rachètent...

— N'empêche que l'un de vous veut m'arracher ma terre, cria Slimak.

— Mais... mais !... glissa la Slimakowa.

— Lequel d'entre nous ? demanda le malade.

— Est-ce que je sais, lequel d'entre vous ? répondit Slimak. Ils sont déjà venus chez moi deux fois un vieux et un qui a une barbe, et ils languissent après cette colline. Ils disent qu'ils vont y élever un moulin à vent.

— C'est Hamer, dit à mi-voix la voyageuse en regardant son père.

— Ah ! Hamer, répéta le malade. Il nous a causé beaucoup d'ennuis déjà, ajouta-t-il tout haut. Les nôtres voulaient aller de l'autre côté du Bug, où la terre coûte trente roubles l'arpent, et lui, il nous a entraînés par ici parce qu'on construit un chemin de fer. Ici les nôtres ont acheté la terre soixante-dix roubles l'arpent et ils ont dû emprunter chez les Juifs, est-ce qu'on sait ce qu'il en résultera.

Pendant ce temps, la voyageuse mangeait un morceau de pain ; puis elle en donna au chien tout en regardant par-delà la prairie, au milieu des jachères où s'installait la caravane des colons.

— Allons, père, dit-elle.

— Allons, répéta le malade. Qu'est-ce qu'on vous doit pour le lait ? demanda-t-il à Slimak.

Le paysan haussa les épaules :

— Si nous avons dû vous faire payer, nous ne vous l'aurions pas offert.

— Ah ! que Dieu vous le rende, puisque vous êtes si complaisants pour nous, dit le malade.

— Bon voyage ! répondirent les deux Slimak.

Le malade s'installa de nouveau dans sa voiture, la voyageuse passa le trait sur son épaule droite, puis, à travers la poitrine, sous l'épaule gauche, le grand chien se souleva et se secoua, pour montrer qu'il était prêt à partir.

— Dieu vous le rende ! portez-vous bien !... dit le malade.

— Que Dieu vous conduise !

La petite voiture se dirigea lentement vers la caravane.

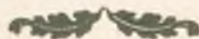
— C'est un drôle de peuple, ces Allemands, dit Slimak à sa femme. Il est si savant et il se fait traîner dans une petite voiture, comme un vieillard.

— Eh bien, et elle ? répondit la Slimakowa. Est-ce que tu as jamais vu quelqu'un tirer un vieux, comme un cheval ?...

— Ce ne sont pas de vilaines gens.

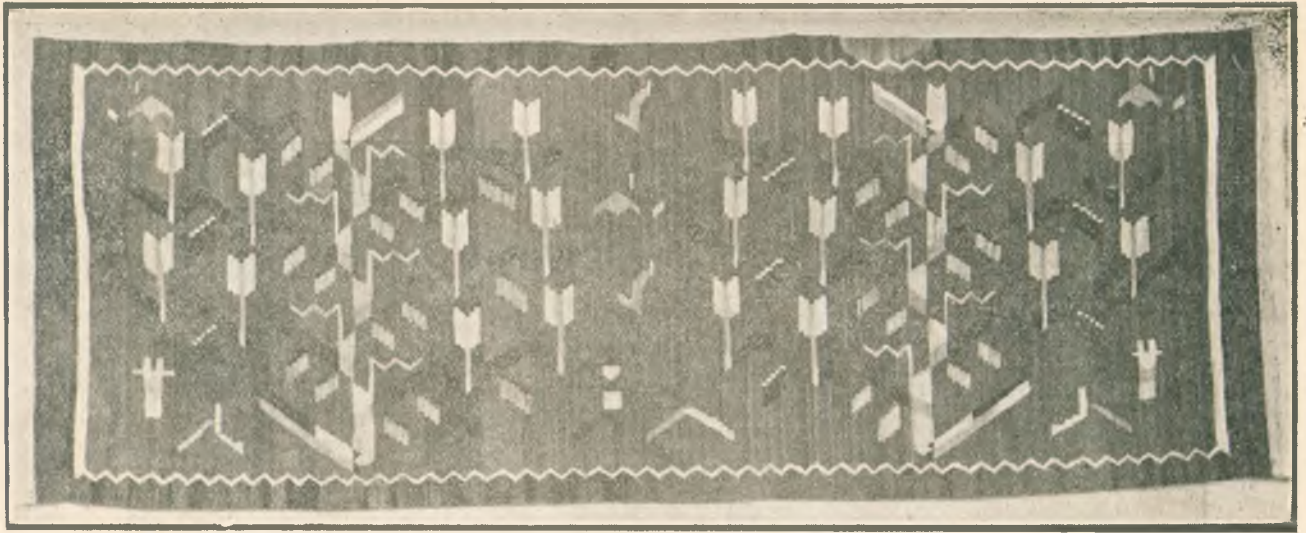
— Pas de vilaines gens, ni des gens sots.

Ces réflexions échangées, les deux époux retournèrent à leur chaumière.





UN MÉTIER À KILIMS



KILIMS



Le Kilim est ce tissu de laine fabriqué à la main sur des métiers, que l'on emploie en Pologne, pour orner les murs, ou comme tapis de table, dessus de divans, portières, coussins et même comme tapis. C'est un de ces objets usuels que l'on retrouve dans le Palais de Wittanow aussi bien que dans les cabanes des paysans de Zakopane.

Sa tradition est bien ancienne. Il faut la chercher d'abord dans la production paysanne des confins sud-est de la Pologne, où l'on trouve de grandes affinités avec les Kilims des pays voisins, subissant tous l'influence orientale.

C'est ainsi que se développa la production des Kilims en Galicie Orientale, où elle attira l'attention des pouvoirs autonomes de cette province, qui tâchent de l'industrialiser. Malheureusement, cette production manqua totalement d'élément créateur. On finit par imiter sans goût les anciens modèles populaires. C'est alors que les artistes entreprirent de rajeunir cette production. Ils y sont parvenus, on peut le dire aujourd'hui, d'une façon splendide et complète.

Le nouveau mouvement laisse clairement entrevoir deux lignes directrices, deux facteurs importants. Ce sont : l'art paysan, qui, depuis les révélations de Zakopane, se retrouve plein d'originalité, de vigueur et de charme dans le pays entier et sert d'inspiration aux artistes ; en second lieu, la volonté de ces derniers, leur détermination franche et nette de rejeter toute intervention étrangère, de contrecarrer le passivité du public, de faire naître par la création indépendante un art national, en laissant à l'art populaire le rôle de répandre autour des créateurs son atmosphère saine et instructive, de réveiller, de fortifier chez eux l'instinct national.

Le trait d'union de l'Orient et de l'Occident, est toute spéciale. De nombreuses influences, venant constamment s'infiltrer de deux côtés dans la vie polonaise, laissaient leur forte empreinte sur l'art, surtout sur celui des milieux cultivés. La tradition purement nationale, reflétant le mieux l'esprit de la race, se réfugia dans la cabane du paysan. Ses meubles, ses tissus, son costume, ses menus objets usuels, enfin sa maison et son église, donnent, en somme, un ensemble artistique bien original, qui devient la base et le point de départ du mouvement moderne dans tous les domaines de l'art décoratif, y compris le Kilim.



La situation de la Pologne, qui fut de tout temps le

KILIM

Pendant longtemps, l'industrie des Kilims ne fut pas très prospère, ce n'est que vers 1902 que l'on put fabriquer et lancer sur le marché un grand nombre de nouveaux Kilims, grâce à Madame Sikoska qui mit à la disposition de la Société de l'Art Appliqué Polonais ses ateliers de Czernichow, près de Cracovie. Puis, vers 1911, ces ateliers furent transportés à Zakopane. Vers 1911, des artistes polonais trouvèrent, en examinant des Kilims des anciennes provinces polonaises de l'Ukraine, des éléments esthétiques nouveaux.

Ces Kilims ukrainiens étaient tissés en grande partie sur des métiers verticaux. En les étudiant, on se rendit compte de la différence des techniques de haute et de basse lice. La première exigeait des modèles de toute simplicité, tandis que la seconde donne toute latitude à l'imagination décorative et permet de s'exprimer richement.

Les artistes trouvèrent, d'autre part, la vraie tradition du coloris national dans les étoffes de laine tissées par les paysans polonais, appelées « Welniski ».

Les premiers essais furent tentés avec succès par les *Ateliers de Cracovie*. Ce qui caractérise ces nouveaux Kilims, c'est la grande échelle de l'ornement, une composition bien condensée, et, en général, sans la bordure quelque peu conventionnelle.

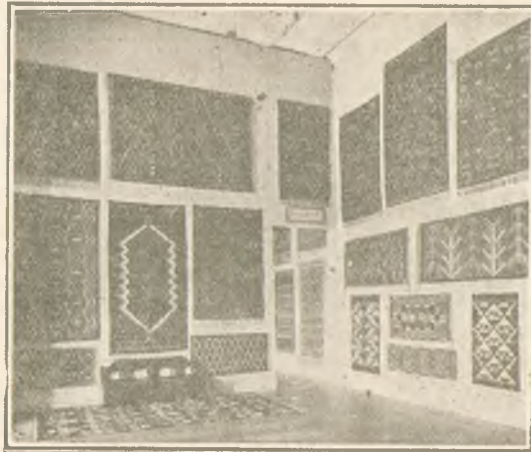
Il faut signaler l'heureuse tentative de Mademoiselle W. Kossecka qui se sert de laine naturelle filée à la main et n'emploie que des couleurs naturelles.

Les tendances des dernières années résident dans l'emploi de laine assez rude de brebis de race polonaise, filée à la main et teinte au moyen de colorants naturels.

La nouvelle société « Lad » de Varsovie exprime cette tendance d'une façon parfaite, usant du métier de haute et basse lice et soignant minutieusement l'exécution des modèles par le choix de la matière et de la couleur.

Désormais, le Kilim peut supporter, grâce au feu de son coloris et au chatolement de sa surface, la comparaison avec les plus belles tapisseries anciennes.

D'après GEORGES WARCHALOWSKI.



TAPIS POLONAIS A L'EXPOSITION DU LOUVRE

ADMINISTRATION

DIALOGUE EN HUIT TABLEAUX

pour nous prouver que nos amis polonais risquent de n'avoir bientôt plus rien à nous envier.

L'action se passe dans le bureau des passeports à X...

Il est neuf heures du matin. Le Monsieur qui vient chercher un passeport, entre peureusement dans le bureau. Derrière le guichet, près d'une petite table est assis l'Employé.

SCENE I

LE MONSIEUR, devant le guichet. — Bonjour, Monsieur!

L'EMPLOYÉ, derrière le guichet. — Serviteur. En quoi puis-je vous être utile ?

LE MONSIEUR. — Je voudrais un passeport pour ma famille et moi. Je suis délégué à un congrès d'économistes à l'étranger, ma femme a des rhumatismes et souffre du foie et voudrait se soigner dans une ville d'eaux, enfin je voudrais montrer à mon fils l'Exposition de Barcelone pour l'initier à la culture espagnole. Pourriez-vous me dire quelles sont les pièces officielles que je dois apporter pour obtenir ce passeport ?

L'EMPLOYÉ ferme les yeux et récite de mémoire. — Remettre en deux exemplaires sur papier timbré, un certificat de logement du commissaire de police, un certificat médical, une attestation de votre ingénieur en chef, l'autorisation du D.O.K., l'autorisation du P.K.U., la recommandation du Ministre de l'Instruction publique,

vosre carte d'identité, un certificat de bonne vie et mœurs, votre livret militaire, votre extrait de naissance et votre livret de famille.

Avec cela, il vous faudra payer l'impôt au profit des sans-travail, les impôts de la L.O.P.P., la P.U.P.P., la T.U.P.P., enfin les frais d'établissement du passeport...

SCENE II (3 semaines après)

LE MONSIEUR *s'approche du guichet, avec une lourde serviette gonflée de papiers*. — Je vous apporte les pièces exigées. J'ai été dans trois ministères, dix-huit administrations, quatre commissariats et deux P.K.U. Je crois que tout est en règle.

L'EMPLOYÉ, *sèchement*. — S'il en était ainsi, ce serait la première fois qu'une chose pareille se produirait chez nous. (*Il examine les pièces ; d'un ton officiel*) : Votre déclaration n'est pas claire. Le certificat de votre ingénieur vous appelle *Zrab-Dynlaski* et sur votre carte d'identité vous avez signé *Dynlaski* seulement.

LE MONSIEUR, *étonné*. — Vous allez me faire des difficultés pour un si petit détail ?...

L'EMPLOYÉ. — Peut-être qu'en Afghanistan cela pourrait passer, mais ici, non. Votre déclaration n'est pas valable. Revenez, recommencez, éclaircissez.

SCENE III (5 jours après)

LE MONSIEUR. — Mes hommages, monsieur le Conseiller !

L'EMPLOYÉ *irrité*. — Salem Aleïkum. Que voulez-vous ?

LE MONSIEUR. — Habeo documenta...

L'EMPLOYÉ. — Cher monsieur, je vous en prie, pas de latin. C'est ici une administration polonaise.

LE MONSIEUR. — Je vous demande bien pardon. Vous m'avez parlé en turc, alors j'ai pensé que j'avais bien le droit de vous répondre en...

L'EMPLOYÉ, *l'interrompant*. — Cher Monsieur — quod licet Jovi... *il examine les pièces ; d'un ton officiel* : Votre déclaration n'est pas valable. Il est dit dans le certificat de logement que vous avez demeuré jusqu'au 25 Mars rue *Zadrypinska*, et ensuite vous êtes inscrit comme vous étant installé le 3 Avril rue *Brykalska*. Et où donc avez-vous demeuré du 25 Mars au 3 Avril ? Peut-être sous les ponts ou dans la rue ? A moins que pendant ce temps vous ne soyez passé clandestinement en Allemagne ou chez les Bolcheviks ?... et vous ignorez peut-être que c'est interdit ?

LE MONSIEUR. — Mais, s'il vous plaît...

L'EMPLOYÉ. — Veuillez ne pas m'interrompre. Avec de tels papiers, vous pouvez aller au village voisin, mais pas à Carlsbad. Le certificat de logement n'est pas valable. Revenez, recommencez, complétez.

SCENE IV (8 jours après)

LE MONSIEUR *s'approche du guichet*. — Votre serviteur, monsieur le chef de service ! Je viens ici pour la quatrième fois.

L'EMPLOYÉ. — Il y en a qui viennent ici pour la cent-quatrième fois. Vous êtes une heureuse exception. (*Il examine les papiers*). Pourquoi votre femme ne possède-t-elle pas de carte d'identité.

LE MONSIEUR. — Elle n'a pas encore eu le temps de la faire faire. Mais elle possède à la place un certificat temporaire qui lui a toujours suffi.

L'EMPLOYÉ. — Il n'est pas valable. Votre femme doit présenter son extrait de naissance et une copie du livre statistique de la commune à laquelle elle appartient.

LE MONSIEUR *effrayé*. — Mais, monsieur, c'est impossible. Je suis, moi, de Varsovie, c'est vrai ; mais ma femme est née dans la commune de Fouilly-les-Oies, district de Porclaville, en Petite Pologne orientale. Comment voulez-vous que j'y aille ? Le voyage me coûterait plus cher, pour me rendre dans ce petit trou, que si j'allais à Carlsbad...

L'EMPLOYÉ. — Cela ne me regarde pas. On n'a rien pour rien. Nous vivons sous le régime capitaliste, où il faut tout payer.

SCENE VII (longtemps après)

LE MONSIEUR *entre dans le bureau, tout courbé, exténué*. — Monsieur l'employé, je vous apporte, selon vos ordres, le certificat concernant les boucles d'oreilles de ma tante et cette dépêche de New-York sur mon oncle. Peut-être, cette fois, le ciel me sera-t-il plus clément...

L'EMPLOYÉ, *sèchement*. — La puissance divine n'a rien à voir dans cette affaire. Ce sont les bureaux administratifs de première instance qui décident de tout. (*Il examine les pièces*). Elles ne sont pas valables. Le certificat de logement que vous m'avez présenté au début n'était valable que pour 14 jours ; il faut le refaire.

LE MONSIEUR *désespéré*. — Est-ce ma faute si toutes ces démarches durent depuis trois mois ?... Vous pourriez remarquer...

L'EMPLOYÉ, *sèchement*. — L'administration n'a rien à remarquer ! Quand il y aurait un tremblement de terre ou une inondation, les réglemens doivent être observés, car c'est sur eux que reposent la légalité et la civilisation ! J'ai dit.

SCENE VIII (5 jours après)

Le guichet est fermé. L'Employé est assis devant son bureau et se gratte l'oreille. Le Monsieur entre en trombe dans le bureau ; il a les cheveux en désordre, les yeux égarés, les vêtements pleins de boue. Il lève sa serviette en l'air et répand tous ses papiers sur le plancher.

LE MONSIEUR. — Enfin ! J'ai tous mes papiers en règle. Les certificats, les attestations du L.O.P.P., du P.U.P.P., du T.U.P.P. Tout ! Seulement, je n'ai plus d'argent pour partir à l'étranger. Ma banque a fait faillite à cause de la remise de mon voyage, le congé de mon fils est terminé, et je viens d'emmener ma femme à l'hôpital il y a une demi-heure. Que tous les diables de l'enfer vous emportent !

L'EMPLOYÉ. — S'il vous plaît ? Ne voyez-vous pas que le guichet est fermé ? Je ne peux pas écouter vos explications. Revenez demain à 9 heures.

Le Monsieur sort du bureau en y abandonnant tous ses papiers. La pendule sonne 13 heures. Le guichet s'ouvre.

STANISLAS KOTWICZ.

(Extrait du *Courrier Illustré de Cracovie*)



LES OUVRIERS POLONAIS EN FRANCE



NOS FRERES DANS LE TRAVAIL ET LE MALHEUR

Les ouvriers polonais qui viennent travailler en France, sont parfois victimes de terribles accidents. Nous relevons, entre autres, la relation d'une explosion de gaz à Nœux-les-Mines :

« Samedi après-midi, une explosion de gaz a eu lieu à Nœux-les-Mines, dans le puits 3, couche de Sainte-Barbe. Trois mineurs polonais ont été atrocement brûlés : Wojciech Baran, 26, rue de St-Omer, Pierre Gabryniak, 62, rue Moissy et Herman Syczek, 120, rue Moissy à Nœud.

On a ramené immédiatement les blessés à la surface et, après leur avoir donné les premiers soins, on les a transportés à l'hôpital.

« Wojciech Baran, père de deux enfants, et Herman Syczek, y sont morts peu après. »

L'EMIGRATION DES OUVRIERS POLONAIS EN 1928

L'immigration des ouvriers étrangers en France a augmenté en 1928. En 1927, il est entré en France 64.325 travailleurs étrangers, tandis que 89.982 ouvriers étaient rapatriés. En 1928, le nombre des travailleurs étrangers immigrés s'élève à 97.742, alors que les rapatriements atteignent seulement le chiffre de 53.759.

Un quart environ des ouvriers, c'est-à-dire 9.083, sont employés à des travaux saisonniers dans les raffineries et les briqueteries.

Mais la plus grande partie 36.055 passe dans l'industrie et avec eux les Polonais qui constituent environ un tiers de ce nombre (12.910). Après eux viennent les Belges (9.851) et les Italiens (7.599).

Le nombre de familles venues en France avec le chef de famille, s'élève, en 1928, à 2.808, dont 2.552 polonaises, alors qu'il n'y en a que 213 tchéco-slovaques et 43 russes.

Parmi ces familles, 894 sont sans enfants ; 853 ont 2 enfants ; 616 ont 3 enfants ; 242 ont 4 enfants ; enfin 51 familles ont de 5 à 8 enfants.

Dans l'agriculture, le nombre d'immigrés en 1928 est également supérieur à celui de 1927. En 1928, il est arrivé 61.687 ouvriers agricoles, dont 11.707 Polonais, contre 45.547 en 1927.

Parmi les ouvriers rapatriés en 1928, les Italiens occupent le premier rang (16.809) ; puis viennent les Polonais (11.872), les Tchéco-slovaques (6.547), etc.

Si l'on considère le nombre total d'ouvriers étrangers immigrés en France (97.742), on constate donc que les Polonais en constituent, après les Belges (33.951), la partie la plus importante, car ils atteignent à peu près le quart de l'immigration totale (24.617).

LES FERMES POLONAISES EN FRANCE

Les chiffres précédents nous ont montré que l'ouvrier polonais retourne en général en Pologne, au lieu de s'établir définitivement en France.

Or, le village français meurt petit à petit, par suite de l'émigration des paysans français dans les villes. Si ce mouvement continue, dans trente ans, il y aura, dans notre France pays agricole, un citoyen rural pour deux citadins. La situation est, comme on le voit, assez grave.

Un des moyens les plus efficaces pour soutenir le village français consisterait, précisément, à y installer des familles polonaises. Jusqu'à présent, les agriculteurs français se sont efforcés d'établir les Polonais dans des fermes éloignées les unes des autres ; mais c'est là que réside l'erreur. Le Polonais isolé ne s'attache pas dans une région aux mœurs trop différentes des siennes.

Au contraire, si l'on installe des Polonais dans des villages formant de véritables « colonies » et, non seulement comme ouvriers agricoles, mais surtout comme propriétaires, les familles polonaises resteront en France. De pareilles « colonies » existent d'ailleurs déjà dans l'industrie.

La France est obligée de repeupler ses campagnes. La Pologne, elle, peut fournir des paysans à la France. Elle ne peut guère lui envoyer des paysans riches, car ceux-là restent chez eux ; mais elle pourrait, avec l'appui du gouvernement français, envoyer en France des ouvriers agricoles auxquels on faciliterait l'établissement dans les régions les plus dépeuplées de France.

Cette question intéresse la Pologne aussi bien que la France ; et déjà nous avons pu relever, dans un grand journal polonais, une annonce de propriétés à vendre en France : 50 propriétés de 40 à 300 hectares, de 750 à 2.000 zl. l'hectare. C'est le début d'un mouvement qu'il conviendrait sans doute d'encourager.

UN FORUM POLONAIS A PARIS

Il comprend, ce forum, la place Maurice-Barrès, où s'élève l'église de l'Assomption dévolue au culte polonais. Il s'étend au long du seul tronçon de la rue Cambon où des banques n'aient pas élu domicile, la tourne à l'angle de la rue de Rivoli, puis, jusqu'à la Concorde, il s'affirme sous les arcades, en débouche et va s'installer sur la terrasse des Tuileries.

Chaque dimanche, la colonie polonaise de Paris se retrouve là, au complet, pour un jour presque entier, prend possession de l'asphalte et du pavé.

Leurs chapeaux, à elles, ont souvent un lyrisme attendrissant et bien inattendu. Les cravates mascu-

lines sont d'un rose vraiment très rose, d'un bariolé vraiment très bariolé, et les pochettes, parfois, d'un bleu très naïvement bleu.

Mais ces yeux qui brillent, mais ce bonheur, que l'on comprend, d'entendre résonner, partout, les accents rauques de la langue maternelle.

A 10 heures, l'animation disparaît pour renaître après le service religieux, s'atténuer un peu à l'heure du déjeuner, puis ressusciter définitivement, triomphale, dès le début de l'après-midi et jusqu'au soir.

Des colloques se nouent, calmes, entre gens posés.

Ailleurs on discute à grand renfort de gestes. Des exclamations volent d'un groupe à l'autre, et une telle vie anime cette cohue qu'on pourrait croire à une manifestation. Et c'est bien une manifestation. au fait, mais de l'existence d'une colonie entre membres de laquelle on se sent les coudes.

Des jeunes gens — filles et garçons — rient ensemble et se sourient. Œillades et mains pressées.

Ce forum n'est plus, alors, qu'une place de village.

ROCHAT-CENISE.

(Le Journal)



UNE MAISON D'OUVRIERS POLONAIS EN FRANCE



LES ŒUFS

La production des œufs occupe une place importante dans la production agricole de la Pologne. L'effectif de poules pondeuses de 35 millions environ permet d'évaluer la production des œufs à 3 milliards environ par an soit 180.000 tonnes d'une valeur de plus de 400 millions de zloty. La consommation sur le marché intérieur absorbe près de 120.000 tonnes, ce qui laisse pour l'exportation à l'étranger un excédent de près de 60.000 tonnes par an.

La Pologne exporte des œufs presque sur tous les marchés européens, mais le rôle principal revient dans ce domaine aux marchés allemand et anglais. Le développement des exportations au cours des quelques dernières années est illustré par les chiffres suivants :

1925 : 27.071 tonnes ; 1926 : 58.566 tonnes ; 1927 : 65.599 tonnes ; 1929 (1^{er} semestre) : 24.901 tonnes.

Après la guerre, les exportations des œufs de Pologne se sont trouvées dans des conditions favorables par

suite de l'absence sur les marchés mondiaux de l'exportateur d'avant-guerre le plus important à savoir de la Russie. Au cours des quelques dernières années, la concurrence russe commence à reparaitre, le gouvernement polonais a pris cependant des mesures en vue d'améliorer la marque de la marchandise polonaise, ce qui lui facilitera la concurrence sur les marchés étrangers.

LA VIANDE

Les célèbres pâtés de Strasbourg se fabriquent maintenant en grande partie avec les foies des oies polonaises. Strasbourg en achète d'ailleurs plus qu'il ne lui en faut, et les revend à d'autres centres français pour la fabrication des pâtés de foie.

La viande de porc et de mouton, exportée en Pologne, est toujours plus demandée sur les marchés français, et la presse polonaise avertit les éleveurs d'avoir à concentrer leur production et à se conformer aux habitudes de la clientèle française.

LE PÉTROLE

Les sous-produits du pétrole polonais sont aussi articles d'exportation à destination de la France. Et surtout, la paraffine. Nous devons à la Pologne environ 60 % de la paraffine employée chez nous. Les Etats-Unis nous en vendent aussi, mais plus cher : la paraffine américaine étant frappée d'un droit de 229 fr. 50 aux 100 kilos, et la polonaise de 172 fr. 50. La France ne songe pas à diminuer les droits d'entrée sur les produits américains, puisque l'Amérique voudrait hausser les droits déjà très élevés dont elle taxe les produits français.

Paraffine, vaseline, huiles minérales lourdes ou légères, de la région de Boryslaw, peuvent donc conquérir le marché français.

CAPITAUX FRANÇAIS

Un groupe de banques françaises, à la tête desquelles se place la Banque franco-polonaise, a ouvert aux Usines d'Azote de Chorzow, en Haute-Silésie, un crédit jusqu'à concurrence de 25 millions de zlotys. Sous la garantie de la Banque Nationale d'Agriculture. Ce crédit sera employé à répandre parmi les agriculteurs l'usage des engrais artificiels.

M. SNOWDEN ET LE CHARBON POLONAIS

Pourquoi M. Snowden, à La Haye, poussa-t-il la mauvaise humeur jusqu'à la brutalité ? Le « Courrier du matin », de Varsovie fait remarquer qu'un des trois postulats principaux avancés par M. Snowden porte sur la revision de la partie du plan Young relative aux prestations en nature de l'Allemagne et ajoute que le charbon y joue le rôle principal. L'Allemagne et l'Angleterre défendent leurs intérêts contre la concurrence du charbon polonais et certains milieux anglais estiment que toute la cause du mal réside dans le fait que la Haute-Silésie a été reconnue à la Pologne :

« Faut-il rappeler qu'on trouvait le problème de la houille au fond de l'opposition de M. Lloyd George contre le partage de la Haute-Silésie ?... Est-il utile de rappeler que M. Mac Donald, dès qu'il prit le pouvoir et dès qu'il se présenta à Genève pour réaliser son « œuvre de paix », n'eut rien de mieux à faire que de déclarer que la décision de la S.D.N., sur le partage de la Haute-Silésie, était injuste pour l'Allemagne et que ce n'est que sur l'injonction de la France qu'il annula ce passage dans le procès-verbal. »



PAVILLON DU PÉTROLE AUX FOIRES DE LWOW

LES FOIRES ORIENTALES A LEOPOL

A Léopol, le 8 septembre, a eu lieu l'ouverture de la IX^e Foire Orientale. Toutes les maisons étaient pavées aux couleurs nationales et décorées de fleurs et de verdure.

M. Kwiatkowski, ministre du Commerce, présidait aux solennités. Parmi les hôtes étrangers, on remarquait la présence des parlementaires français avec M. Locquin, président de la délégation à leur tête,

M. Matsuhima, ministre du Japon à Varsovie, M. Popow, président de la Mission commerciale de l'U.R.S.S.,

M. Nadolski, commissaire du gouvernement, releva les difficultés qu'on a dû surmonter cette année, en raison de la situation économique particulièrement délicate, et aussi par suite de l'Exposition Générale de Poznan dont le grand essor risquait de diminuer l'importance de la Foire Orientale. Toutefois, après avoir mûrement réfléchi sur la situation, les organisateurs

décidèrent, pour des raisons d'ordre économique et social, de procéder comme tous les ans, à l'organisation de la Foire, décision qui se montra pratique puisque tous les pavillons et kiosques sont occupés. Du reste, l'Exposition Générale de Poznan et la Foire Orientale de Léopol se complètent admirablement.

Les sections suivantes ont été particulièrement richement fournies : industrie des machines, articles techniques, machines aratoires, maroquinerie et ciselure ainsi que l'industrie de la confection. L'industrie des automobiles est également admirablement représentée tant au point de vue du nombre de maisons exposantes que de la valeur des objets exposés. Le pavillon du meuble est également intéressant, par contre l'industrie du papier et la section électrotechnique

sont moins bien représentées. Le district de Petite Pologne a envoyé le plus d'objets. L'étranger prend également une part active à la Foire de cette année, on compte une proportion de 10 % de maisons étrangères sur la totalité des objets exposés. Le Japon vient en tête ; c'est la première fois qu'il participe à la Foire Orientale ; nous trouvons des objets en bambou, des soieries et broderies, du thé, des conserves de poissons, des lampes de cristal, des nattes japonaises, du papier, de la porcelaine, des cotonnades, etc. Sont également représentées : l'Autriche, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne, l'Amérique du Nord et l'Angleterre.

Pour fêter la participation du Japon à la Foire Orientale de Léopol, le 9 septembre, une « Journée Japonaise » a eu lieu avec beaucoup d'éclat.



LA DIMINUTION DU CHOMAGE EN HAUTE-SILÉSIE

Katowice, le 18 Juillet. Ainsi qu'il résulte des statistiques établies par la Commission mixte déléguée par la S.D.N. en Haute-Silésie polonaise, pour les trois dernières années, grâce au développement constant de l'industrie, des travaux publics et du bâtiment, le chômage, qui était tombé de 70.275 en avril 1926, à 44.508 en janvier 1928 et à 24.902 en janvier 1929, est descendu en mai 1929 à 11.404 chômeurs.

Si l'on considère d'autre part qu'un gros pourcentage de chômeurs portés sur la liste de chômage de la circulaire ministérielle du 26 janvier 1926, se compose d'ouvriers âgés pour la plupart retraités et pensionnés par les entreprises minières, il en résulte que le problème du chômage en Haute-Silésie sera d'ici peu entièrement résolu.

LA PRODUCTION DU SEL

La production du sel en Pologne a atteint au cours du

1^{er} trimestre 1929, 143.840 tonnes contre 135.536 tonnes au cours de la période correspondante de 1928 et 45.028 tonnes au cours du 1^{er} trimestre 1913. Comme on le voit par les chiffres ci-dessus, la production du sel a augmenté par rapport à celle d'avant-guerre de 319 %.

LA PRODUCTION DU CHARBON DEPASSE LE NIVEAU D'AVANT-GUERRE

Grâce à l'accroissement continu des ventes de charbon en Pologne, la moyenne mensuelle de production a dépassé, au cours du 1^{er} semestre 1929, le niveau d'avant-guerre. Par rapport au 1^{er} semestre 1928, les ventes du charbon sur le marché intérieur ont augmenté en même temps de 92.000 tonnes, et ceci malgré les conditions extrêmement défavorables en février et mars derniers lorsque, par suite des difficultés de transport, les exportations ont été fort réduites.



PAVILLON DE L'INDUSTRIE CHIMIQUE



LES VOYAGES



DE LILLE A VARSOVIE

Une autre Belgique par delà l'Allemagne

Une délégation de l' « Alliance franco-polonaise du Nord de la France », conduite par M. Albert Châtelet, Recteur de l'Académie de Lille, président de cette Association, et Jean-Serge Debus, secrétaire-général, et qui comprenait notamment MM. René Renbrez, président de la Fédération des Syndicats d'Initiative du Nord, membre du Conseil supérieur de Tourisme ; le lieutenant de réserve Braeckers d'Hugo, avocat, et Vandewaelberghe, industriel ; Butor, inspecteur divisionnaire délégué par la C^o des Chemins de fer du Nord ; Vandewaele, avoué ; Callens, banquier ; l'abbé Decock, curé de Croix ; Docteur Verstraete ; Lemoine, entrepreneur, etc, a effectué, à l'occasion de l'Exposition générale de Poznan, un intéressant voyage en Pologne.

Accueilli à la frontière polonaise par L. Thadée Brzezinski, consul de Pologne à Lille, les Nordistes qui s'étaient arrêtés vingt-quatre heures à Berlin, furent salués à Poznan par MM. Wyszynski, représentant le ministre des Affaires Etrangères ; Ostrowski, directeur de l'Exposition générale polonaise ; le comte Zoltowski ; Konopka, représentant le commissaire du gouvernement pour l'Exposition ; le secrétaire général de l'Association locale polono-française, etc...

Nos compatriotes furent reçus à Lodz par M. Saladin, agent consulaire de France, et à Varsovie par M. M. Borowy, représentant le Ministre de l'Instruction Publique, Waclaw Gawronski, ancien consul de Pologne à Lille, directeur de département au Ministère des Affaires étrangères ; Szymanski, vice-président de la Société Polono-française ; des délégués de l'Association des officiers de réserve, etc...

Une réception eut lieu sur la Vistule, à laquelle assistaient MM. Sokolnicki, ministre plénipotentiaire, François Potocki, directeur des Cultes au Ministère ; Chrzanowski, chef du bureau de presse ; Gawronski ; Brzezinski ; Duchêne, représentant la colonie française, etc...

Des fleurs furent déposées par nos compatriotes sur la tombe du soldat polonais inconnu.

M. Jean-Serge Debus a conté, en quelques articles, dans l' « Echo du Nord », ce voyage à travers la nation amie. Les croquis qui l'illustrent sont de M. Butor.

A l'étranger, le Français n'est pas seulement « le monsieur décoré qui redemande du pain au restaurant », c'est surtout un oiseau rare.



Le contrôleur allemand

Pourtant ce n'est pas sans satisfaction, mêlée peut-être de surprise, qu'il « découvrirait » à l'autre bout de l'Allemagne un pays qu'il serait tenté de comparer à la Belgique, encore que ce pays-là soit beaucoup plus grand que notre voisine et qu'on ne puisse s'y expliquer qu'assez difficilement. Je veux dire qu'il trouverait en Pologne quelque chose de cet accueil si sympathique et si cordial d'un pays où il n'est pas à proprement parler, un étranger.

On ne connaît pas la Pologne si l'on n'y a pas mis les pieds. Et ceci n'est pas une lapalissade. Nous avons, dans le nord de la France deux cent cinquante mille Polonais ; mais on ne juge pas un peuple d'après son émigration, forcément composite.

La Pologne vue de Sallaumines ou de Bruay-les-Mines est donc autre chose que la Pologne qu'on voit entre Varsovie et Cracovie. C'est exactement comme si un étranger amené les yeux bandés dans un village perdu, dans un coron ou, plus simplement à Montmartre, et reconduit chez lui de la même manière, déclarait alors avoir vu la France...

Partagée comme un gâteau, à plusieurs reprises au cours de l'histoire, la Pologne avait disparu des géographies. Ses morceaux sont maintenant refondus, comme la matière dans le creuset. Le résultat le plus clair des dominations allemande, russe et autrichienne a été, semble-t-il, d'accentuer un esprit national aujourd'hui uniforme et profond à travers ce pays à la fois si vieux et si jeune, qui fait, exactement au centre de l'Europe — à égale distance de l'Atlantique et de l'Oural, de la Méditerranée et de l'Océan glacial — une tâche grande comme les trois-quarts de la France sur l'Atlas d'après-guerre.

Quand on vous dit : « Qu'allez-vous faire en Pologne, alors que la brûlante Espagne est si séduisante ?... » on

prouve une fois de plus, que la Pologne n'est pas plus connue du touriste occidental que ne l'était le Sahara avant les autos-chenilles.



Le dernier schupo

Après les tableaux futuristes de la Rhur, hauts-fourneaux gigantesques et cokeries où se nouent et se dénouent les gros tuyaux à gaz ; après Hanovre, qui ajuste furtivement, dans le champ des portières ses perspectives asphaltées, striées de longs tramways jaunes ; après une campagne plate, trop plate, noyée de sapins, on approche de Berlin : des pylônes de radio, les avions de la Lufthansa, posés sur l'herbe comme des jouets, la tour Eiffel berlinoise, faible copie de la nôtre, des terrains de sports et des athlètes en maillots, les ombrages du « Tiergarten », grand comme Roubaix, les coupes vert-de-grisées des lourds monuments de la capitale du Reich....

On a souvent entendu dire : Berlin est une grande caserne. Il y a, comme ça, en bien ou en mal, des réputations surfaites. Evidemment, ce n'est pas Paris.

Dans les rues tracées à la règle, où le « kolossal » est atteint par des statues impressionnantes, des monuments sont entassés, pêle-mêle, sans grand souci des symétries ou des perspectives. Il manque du recul et du goût parfois. En ajoutant, après la guerre, une aile à l'Opéra trop petit, on a caché la moitié de la façade d'une église originale ; on pourrait relever ainsi plusieurs ruptures d'équilibre.

L'« Unter der Linden » — Sous les Tilleuls — où débordent timidement des terrasses de cafés à la française, est assez mort le soir ; c'est qu'à Berlin, exactement comme à Paris, le centre émigre vers l'ouest. Et ce quartier neuf, le Kurfürstendamm, qui colle désormais à Charlottenburg, faubourg moderne aux façades de pierres brunes fleuries, lance dans la nuit les feux de ses magasins et de ses « kabarets ».

— Du luxe, oui, mais du « bluff », monsieur ! m'a dit un Berlinoise qui épousa vingt-cinq ans plus tôt, une Roubaisienne — laquelle a, naturellement, pris l'accent dont son mari s'est défait... De la poudre aux yeux ! L'Allemand veut « paraître ». Ces femmes en toilette ne mangent pas...

Soit ! Que les experts se cassent la tête à y réfléchir. Contentons-nous de sortir nos renten-marks à six francs, pour entrer dans un café bondé d'une foule élégante où des musiciens en bras de chemise entourent le chef en habit, ou pour déguster, debout devant une haute table, les microscopiques sandwiches que la vitrine bombée de l'« Automatic » grossissait.

A côté de la « rue des Français », le « café Locarno » est un signe des temps.

Quand on a laissé le dernier « schupo » à la frontière polonaise, les curieux képis carrés qu'illustrèrent sur le front français les volontaires de l'armée Haller, apparaissent dans le couloir. Un déploiement d'unifor-

mes : les douaniers, aussi stylés que les nôtres, ce qui n'est pas peu dire... la police, les contrôleurs.

— Proszę Pana !... (on vous appellera partout « s'il vous plaît monsieur ! »)

Toute une administration, vareuses, sabres, timbres en caoutchouc, bouts de craie, s'occupe de vous, avec des saluts déférents. Le passeport vous revient avec un sourire engageant. Nous sommes chez nos amis.

A l'entrée de son territoire, la Pologne vous tend, mieux que sa carte de visite, une photographie en pied : l'exposition générale qu'elle a organisée à Poznan, de mai à fin septembre, est un effort collectif d'envergure qui « résume » la Pologne. Les Polonais en sont fiers. C'est à juste titre.

— Que pensez-vous de l'exposition ?...

On vous posera la question plutôt deux fois qu'une. Tout le pays a travaillé pendant deux ans. C'est une responsabilité qu'on prend quand on déclare qu'on va montrer au monde le résultat de dix années d'indépendance. L'amour-propre est aiguillonné.

Or, ces deux choses frappent : d'abord, la Pologne est un pays complet. Son sol fertile, gros fourrier de céréales, a dans son sein des réserves formidables : houille, pétrole, zinc, fer, plomb, argent, sel, etc... Elle fabrique de tout. Ses forêts sont immenses et elle a outillé de toutes pièces un port sur la Baltique.

En second lieu, la Pologne dont l'essor fut si longtemps entravé, fait preuve d'une volonté d'organisation. Qui veut la fin veut les moyens. Et l'exposition, remarquablement mise au point, est là pour attester la mise en œuvre de ces moyens.



Le vieil Hôtel de Ville noir et or...

J'ajouterai que le spectacle de l'exposition est un enseignement qui s'adresse — et ils l'ont compris — plus encore aux Polonais eux-mêmes qu'aux étrangers : Connais-toi toi-même ! Quant aux étrangers, ceux qui reviennent en Pologne après trois ou quatre ans, constatent la réelle et rapide évolution de ce peuple ; ceux qui y sont pour la première fois ne peuvent s'empêcher de songer à l'avenir de ce pays de trente millions d'habitants, si seulement il avait une plus grande aisance de capitaux...



A l'Exposition de Poznan

Poznan qui fut le Strasbourg de la Pologne connut la « propagande par la pierre ».

Le kaiser avait dit : « Ici, on ne parlera plus de polonais !... »

L'exposition aux lignes légères et gracieuses répond comme un défi au défi de l'ex-empereur. Il n'y a, près de l'entrée, qu'une bâtisse ronde et lourde, un gros encier, qui jure avec le reste. C'est un héritage des Allemands.

Enjambant des quartiers nouveaux dont les fenêtres sont ourlées de géraniums, l'exposition n'a pas perdu de vue le côté pratique : plusieurs de ses bâtiments sont construits et équipés pour demeurer dans la cité, les uns affectés à l'Université, d'autres à une école technique, à un musée des Beaux-Arts, et à la Foire internationale annuelle.

Poznan, ancienne capitale, est redevenue une ville essentiellement polonaise.

Sur la place du Marché, devant le vieil Hôtel-de-Ville noir et or qui a l'air d'être en bois sculpté, près du pilori et de la fontaine de « la Jeanne » — la porteuse d'eau en jupe plissée — des femmes coiffées de « chustka » aux tons voyants et des officiers kakis dont

la « rogatywka » à quatre pointes est tirée en arrière comme une casquette de collégien, apportent une expressive couleur locale. Un ramoneur authentiquement noir, bizarrement nanti d'un gibus, couvre-chef de la corporation, glisse sa silhouette hérissée devant le vieux château tapissé de lierre.

A l'ombre des vitraux de la cathédrale, sur un flot au milieu de la Wartha, reposent les deux premiers souverains de Pologne : Miescilas I^{er} et Boleslas le Vaillant, et sur les plaques tombales enchâssées dans les murs, c'est toute une lignée d'évêques que les sculpteurs ont couchés de côté, sur un coude, bien inconfortablement. En face, la brique vétuste de la petite église Notre-Dame, dont l'intérieur est polychromé comme un jeu de patience, porte une encoche patinée par les rapières que les pieux chevaliers polonais venaient y affiler avant de livrer bataille.

Le soir à l'exposition, lorsqu'une lumière diffuse tombe des gracieux lampadaires et que, derrière les jets d'eau colorés, les pavillons s'auréolent de mille feux, dans les arènes se déroulent des allégories dansées et chantées en costumes nationaux enrubanés : la Pologne présente ses aimables traditions en même temps que le travail de ses campagnes et de ses usines.

(A suivre)

JEAN-SERGE DEBUS.



Au marché

Le Dixième Pavillon

Souvenirs du temps de l'oppression

(SUITE)

Voici ce qui s'était passé ; notre voisin, l'étudiant Zweigbaum, entendant derrière le mur des bruits suspects et des craquements, avait retiré la brique qui cachait notre couloir postal, pour voir ce qui se passait chez nous. Il se rencontra nez à nez ou plutôt « œil à œil » avec le gendarme. Notre couloir postal était si confortable qu'il nous pouvions nous faire passer, non seulement des lettres, mais aussi des gâteaux, du sucre, et même... des verres de thé bouillant. De cette façon nous avions reçu de l'un de nos camarades le premier tome du « Capital » de Marx, que nous étudions consciencieusement dans le silence de la prison, Landy et moi.

Pendant cette revision, mes premières poésies et mes premières nouvelles, envoyées à la rédaction, tombèrent aux mains des gendarmes. Entre autres, une pièce de vers intitulée : « Que veulent-ils donc ? » Je les payai par un isolement complet. On m'enferma dans une cellule écartée, avec une petite fenêtre dans le haut : on me priva de tout : de livres, de visites, de promenade, de linge frais, de plats chauds... on me laissa seulement du pain, de l'eau et mon désespoir...

Ainsi se termina l'idylle du X^e Pavillon en l'année 1879. « Don Pedro » était devenu un véritable « volcan » depuis qu'il avait trouvé son portrait immortalisé par notre caricaturiste : l'énorme procureur Delin caressait le menton du petit capitaine Alexandrowicz tout tremblant.

Du reste l'affaire de la « Voix du Prisonnier » ne fit qu'accentuer le changement d'attitude des autorités russes vis-à-vis des prisonniers ; ce changement avait commencé beaucoup plus tôt.

Tant que le gouvernement russe crut que le mouvement ouvrier en Pologne n'avait pas de racines profondes comme le prétendaient alors la majorité des publicistes et des politiciens et qu'il ne constituerait jamais qu'une infime « conspiration » de quelques cervelles utopiques et folles, les moscovites traitèrent avec dédain l'activité des socialistes, et leurs représentants eux-mêmes quand ils parvenaient à les saisir. Mais lorsqu'ils eurent constaté que ce mouvement, malgré tout essai d'entente, ou, au contraire, malgré les exécutions, augmentait, se développait, et prenait un caractère politique, ils commencèrent alors à user chez nous de répressions souvent beaucoup plus dures que chez eux. Beaucoup de choses autorisées en Russie étaient poursuivies en Pologne, et les prisonniers politiques en subirent les premiers le contre-coup. Déjà, on avait conclu à la nécessité d'un strict isolement. On décida avant tout de restaurer l'aile droite du X^e Pavillon, à cause de ses cellules complètement isolées, où l'on enfermait les prisonniers les plus compromis et dont l'une d'elles devint plus tard la cellule « de la mort ». On transporta donc dans le corps central les personnes qui étaient enfermées dans cette aile droite et on dut en mettre deux par cellule.

Il m'arriva à cette époque une étrange aventure. Un jour, on conduisit dans ma cellule un ouvrier prisonnier, qui, nous le savions tous, non seulement nous mouchardait dans la prison, mais encore se promenait avec des gendarmes déguisés dans la rue et désignait nos camarades encore en liberté.(1) Lorsque je le reconnus, je refusai de partager ma cellule avec lui et je protestai contre la vie en commun ; et comme je n'obtenais aucun résultat je me mis à donner de violents coups de poing dans la porte, en réclamant le commandant de la prison, pour lui demander de nous séparer.

— J'aime mieux rester dans l'obscurité ! criaï-je.

Alors le misérable tomba à mes genoux en pleurant et commença à me supplier de l'écouter. Il disait que sa faute résultait, non de sa bassesse, mais de sa faiblesse. On l'avait torturé pour obtenir de lui des aveux. Dans cette même cellule précisément, on lui avait arraché, l'une après l'autre, toutes ses dents... Si je ne voulais pas le croire, il pouvait me les montrer. Les dents arrachées étaient enfermées dans un papier derrière le poêle.

Nous étions tous si fermement convaincus que l'on subissait des tortures dans le X^e Pavillon, que je n'eus pas une minute d'hésitation ; et lorsque, après beaucoup de peine, nous eûmes réussi à retirer de derrière le poêle un petit morceau de papier dans lequel gisaient trois dents saines ensanglantées, l'indignation et la pitié pour ce malheureux garçon m'envahirent comme un flot montant ; je sautai contre la porte et je commençai à lui donner des coups de pied, non plus maintenant pour exiger le retrait de mon criminel compagnon, mais pour appeler le procureur et déposer une plainte au sujet de cette torture. Mes coups dans la porte sonnèrent l'alarme dans tout le corridor. On me demanda de quoi il s'agissait. J'expliquai l'affaire et je demandai à tous de se joindre à moi pour protester. Effectivement, dans beaucoup de cellules, on commença à taper contre les portes. Petit à petit, l'excitation gagna tout le X^e Pavillon. Partout, on nous demandait fiévreusement la cause de notre insurrection. Enfin, le docteur Hlasko, un homme âgé et pondéré, exprima des doutes sur la véracité de l'histoire racontée par le traître. Comme je protestais chaudement, en affirmant que j'avais les preuves en mains, Hlasko me conseilla de regarder la bouche du plaignant, qui avait peut-être quelques buts secrets dans cette aventure. L'accusé se mit immédiatement en colère quand je lui proposai d'ouvrir la bouche et il me dit que dans aucun cas « il ne laisserait regarder ses dents », et qu'il quitterait ma cellule parce que

(1) Je ne donne pas le nom de cet homme, car il vit encore et l'histoire est ancienne.

nous étions tous des « intellectuels indignes, sans pitié, qui n'avaient pas confiance en lui parce qu'il était un ouvrier ». A ce moment, moi aussi, je commençai à douter de lui et j'exigeai qu'il m'avoue immédiatement la vérité sous peine d'être rossé sans pitié. Il savait que j'étais plus fort que lui, car nous nous connaissions déjà avant d'être en prison. Il eut peur quand je le saisis par le col de sa chemise ; il avoua en sanglotant qu'il avait voulu, par ce moyen « apaiser » ses camarades dont le mépris et l'éloignement lui faisaient beaucoup de peine. On ne lui avait pas du tout arraché les dents ; mais, quand il demeurait dans cette cellule, il avait trouvé derrière le poêle des dents enveloppées de papier et quand les gendarmes apportèrent des tenailles et le menacèrent, il eut tellement peur qu'il nous vendit tous... Il regrettait beaucoup ce qu'il avait fait, d'autant plus que les gendarmes l'avaient trompé en lui promettant une liberté qu'on ne lui avait pas rendue.

Quelle était la part de vérité et la part de mensonge dans tout cela, je l'ignore. J'affirme seulement qu'après 63, on n'a torturé de mon temps aucun prisonnier dans le X^e Pavillon. On a raconté, il est vrai, qu'en 1905 on y avait soumis des condamnés à la torture avant de les exécuter, mais où ? Personne ne le savait. Peut-être dans les forts de la citadelle ?

On torturait à l'Hôtel-de-Ville, dans les casernes et en province, surtout à Lodz. En général, la police et les prisons de la Russie tsariste ne valaient guère mieux que la « tchéqua » soviétique.

Dans la prison militaire où on nous avait transporté au moment de la mise en jugement, j'ai entendu de mes propres oreilles les hurlements sauvages d'un soldat dressé par les verges, et le commandant de la prison, un officier cultivé, expliquait « qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'agir avec eux ». Comme j'étais alors déjà « privé de tout droit », je pense que l'on avait organisé exprès cette scène, devant les murs de ma cellule, dans des buts pédagogiques...

Néanmoins, ce n'est pas tant la cruauté des officiers russes et des procureurs des prisons russes qui m'a frappé, que la haine irraisonnée des simples soldats, aussi bien des soldats de ligne qui se tenaient en sentinelles, que des gendarmes. Leur méchanceté s'exprimait dans des détails, dans des inventions brutales, des brimades, comme, par exemple, de nous prendre les petits bonshommes que nous fabriquions avec de la mie de pain, de fouler au pied les fleurs que l'on nous apportait du dehors, ou encore de faire sur nous des rapports, presque toujours faux... Ils ne se permettaient pas grand-chose, parce que « Don Pedro » n'aimait pas les « scandales » et qu'il empêchait ses subalternes de se livrer à des cruautés inutiles, mais, en revanche, il ne réagissait pas devant nos plaintes.

Peu de temps après la liquidation de la « Voix du Prisonnier », un certain nombre d'entre nous furent transportés dans l'aile est.

Les cellules étaient propres, fraîchement peintes, les planchers lavés, mais des « écrans de fer-blanc » étaient restés sur les vasistas, qui empêchaient complètement de voir à l'extérieur et qui rendaient impossible tout essai de conversation et de communication d'une fenêtre à l'autre. Nous essayâmes de protester, mais notre protestation ne servit à rien ; nous étions là peu nombreux et complètement isolés du reste des prisonniers laissé dans la partie ancienne. Je reçus, avec Stanislas Landy, une assez grande cellule, la

deuxième en partant de l'extrémité et qui se trouvait dans le couloir voisin du logement des gendarmes.

Je connaissais déjà cette cellule grâce à mes anciens voyages et je savais que les fenêtres donnaient sur des magasins et sur le fossé fortifié.

A l'époque de nos disputes à propos des « écrans » des vasistas, à l'époque où nous luttions chaudement pour conserver nos « coups contre le mur » que l'on commençait à poursuivre et à punir impitoyablement, un certain après-midi, un feu de carabine résonna sous les murs du X^e Pavillon, et dans l'aile du milieu, après un court silence, un brouhaha indescriptible éclata, des coups sur les vitres, un bruit de meubles brisés.

Il faut avoir été soi-même en prison pendant longtemps pour comprendre l'impression que peut faire sur les esprits engourdis par un silence incessant, un bruit aussi inattendu et pénétrant. Avant que nous ayons pu comprendre de quoi il s'agissait, nous avions déjà joint nos voix au chœur général. Quand on nous apprit que la sentinelle venait de fusiller un jeune garçon de seize ans, Bejt, qui regardait par le vasistas et que les prisonniers protestaient contre cet acte en détruisant tout l'ameublement de leurs cellules, nous nous mîmes à notre tour, sans un instant d'hésitation, à battre les vitres, à casser nos tables, nos escabeaux et nos lits... Cela dura un certain temps. Je venais justement d'arracher la poignée de ma fenêtre quand les portes s'ouvrirent brusquement et des uniformes russes apparurent... Je leur jetai à la figure l'une des planches que j'avais arrachées...

Un moment après, un groupe de soldats et de gendarmes pénétrèrent dans notre cellule ; ils nous renversèrent à terre et commencèrent à nous frapper sans pitié, en nous donnant avec leurs pieds chaussés de bottes de grands coups dans le visage et dans l'estomac... On nous attacha ensuite si fortement que, lorsque je sortis de l'évanouissement causé par l'insupportable souffrance que je ressentais, mes mains étaient grises, presque noires, et le sang sortait en gouttes sous mes ongles. Je ne pouvais retenir mes gémissements. A côté de moi, Landy gémissait en se traînant sur le plancher. Tout à coup, nous entendîmes la magnifique voix de contralto de mademoiselle Wojnarowska qui, dans la cellule voisine, chantait « La Marseillaise ». Nous nous ressaisîmes immédiatement et, dans une douloureuse exaltation, nous reprîmes le chant à pleine voix. Nos bourreaux revinrent alors et, de nouveau, ils nous frappèrent. Le sang inondait le visage et les lèvres de Landy, et je n'étais probablement pas dans un meilleur état. Mes mains me faisaient tellement mal que je m'évanouis de nouveau. Quand je repris mes sens, on m'avait déjà délié et le docteur de la prison était debout près de moi, secouant la tête d'un air dubitatif ; mes deux mains n'étaient plus que des masses informes, menacées par la gangrène. Le second jour, on me transporta avec Landy, dans la prison militaire de la rue Dzielna et on nous fit passer en conseil de guerre pour avoir attenté, avec préméditation, à la vie du commandant de la citadelle. Nous méritions la peine de mort. Je crois que c'est le commandant(1) lui-même de la citadelle qui nous a sauvé, car il a déclaré qu'il n'avait pas eu du tout l'impression que j'avais dirigé volontairement la planche vers lui, mais qu'au contraire je l'avais jetée simplement au hasard.

(1) C'était un général russe dont j'ai oublié le nom.

Le tribunal me condamna aux travaux forcés, mais ensuite on me déporta en Sibérie, d'où je revins en Pologne 15 ans après.

Quand je revis de nouveau le X^e Pavillon, en 1900, j'y

constatai d'énormes changements. Tout était propre, on

avait installé des canalisations indispensables, la nou-

rviture était convenable, les gendarmes polis... Mais,

c'était en réalité « un sépulchre blanchi ». Le silence était

inconcevable, personne ne frappait doucement au mur,

personne ne donnait des coups de pieds dans les portes

pour réclamer une chose ou bien une autre, personne ne

chantait, personne ne bavardait... On voyait les visi-

teurs à travers une double grille, les provisions que

recevaient les prisonniers étaient soumises à un contrôle

sévère. Dans mon corridor, le même qu'en 1878, en haut

de la salle est, seuls les balbutiements incohérents d'un

prisonnier fou et le vacarme qu'il faisait entendre de

temps en temps, rompait le silence de cimetière qui

nous enveloppait. Dans les murs, les emplacements où

l'on aurait pu facilement percevoir des ouvertures comme

autres, étaient soigneusement bouchés d'un ciment

épais... Oh ! oui, le X^e Pavillon avait fait un grand

progrès !

Lorsqu'en 1905, on m'entraîna pour la troisième fois

dans le X^e Pavillon, il avait encore changé. On frappait

aux murs et on bavardait tant qu'on voulait. Une cer-

taine terreur transparaitait dans l'attitude des auto-

rités de la prison, et une politesse presque servile.

Deux jours après mon entrée en prison, le sur-procu-

rateur Niemand, vint me trouver ; il me pria de

signer ma libération : une lettre où je déclarais renoncer

à la vie politique. J'avais beau refuser catégoriquement

et lui affirmer que je continuerais à fréquenter les réu-

nions publiques et à y prendre la parole, il insistait

étrangement...

Etome de cette obstination, je lui dis que je ne ferais

aucune concession. Alors il me répondit en souriant que

« malgré tout, comptant sur mon bon sens et mon tact

politique... » on allait me libérer. Il me pria seulement

de lui permettre de me ramener chez moi dans sa propre

voiture.

J'acceptai naturellement, mais c'est en route seule-

ment que je me rendis compte de la portée de ce que je

signifiais en acceptant.

POUR NOS EDITIONS

Nos bien sincères remerciements à tous ceux qui ont

alimenté ce mois-ci notre fonds d'éditions.

Nous ont remis :

300 fr. : Mme la Doctoresse Noël.

200 fr. : M. Langlois (Argentan).

100 fr. : Anonyme (Tours).

50 fr. chacun : M. Ferrière ; Société des Hauts-Four-

neaux de Pont-à-Mousson, Mme Kaliska, M. Blond.

35 fr. : Mlle Courty, M. Maille.

20 fr. chacun : Mgr Tissier (Châlons), M. Jovanne

(Alençon), Grossfille (Caen), Gu-

demore, Omnes (La Roche-sur-Yon).

15 fr. chacun : M. Bertin (Montcau), Guioy, Cartal

(Argenteuil), Jungers, Mocaer (Brest), Dinet (Pont-à-

Mille de Gontaut-Biron.

ment que je compris la cause de cette extraordinaire

bienveillance. Des ouvriers, en foule, couvraient la

place Broni et les rues que nous traversions. A un mo-

ment donné ils me reconnurent ; mille mains soule-

verent les « czapka », mille bouches s'écrièrent :

« Vive Strbo ! Vive la révolution ! Vive le socialisme ! »

Un des ouvriers s'approcha de moi et me dit :

— Camarade, nous allons prendre la citadelle pour

vous délivrer !...

— Il ne faut pas ! Il ne faut pas !... Vous voyez bien

qu'il est libre !... Dites-le à vos camarades, Monsieur !

insistait aimablement le procureur Niederman.

Ce fut mon dernier séjour au X^e Pavillon.

En dehors des souffrances habituelles que comporte

une prison, ce morne édifice apportait à ceux qu'il

englobait la menace d'une maladie mortelle. La

plupart des prisonniers qui y restaient quelques mois

devenaient tuberculeux. La tuberculose était tapie

dans ses murs moisis, dans les énormes dépôts de

poussière accumulés entre les tentes du plancher de

bois, dans les encloîtres et derrière les portes ; elle

se cachait dans les meubles et dans les lits ignobles.

Quelques cellules étaient célèbres pour leur mortalité.

On y enfermait les prisonniers les plus « têtus », ceux

qui déplaçaient au gouvernement ou aux gendarmes.

Nous savions bien tout cela, nous qui défendions

alors la liberté. Nous savions quel énorme pourcen-

tage de fous et de déséquilibrés il fallait compter

parmi les malheureux qui sortaient du X^e Pavillon et

nous savions aussi que l'on ne sortait de ce X^e Pavi-

llon que pour aller, tout près, visiter « le champ de la

mort », ou bien pour récolter une condamnation aux

travaux forcés, ou encore pour être exilé dans les

neiges lointaines de la Sibérie, au pays de l'éternel

désespoir...

Et malgré tout, nous allons... nous allons « comme

des pierres jetées sur le rempart ».

VACIAW SIRBOSZEWSKI

(Traduction de Madeline Strowska)

10 fr. chacun : MM. Rychlinski, Lucquin (Bar-le-Duc),

Guyot, Loeffron (Le Creusot), Librairie Colin, Lonw-

ski (Marseille), Henry Flament (Angers), Amiral Gie-

pratte, Berger (Tours).

Mmes Peirani, Suzanne Strowska, Roussel (Figeac),

Panhard, Angst, Baillicux, Hélène Krzyzanowska, Fa-

rdud-Humiecka.

5 fr. chacun : Mmes Merle, Lengelle, Chartier, Landes,

Skalska, Chazyńska, Legay, Maurice Potier, Wa-

siak, Ducrocq, Balton, Poulin, Pellorce.

MM. Rondil, Vabre, de Peretti, Müller, Fournier

(Saint-Avoid), Olivier Martin, Foinaud (Angoulême),

Anonyme, Bondouard (Pétigotville), Lepoux, Berg, Colo-

nel Lambert, Steinmetz (Merlebach), Longueval, Spal,

Gorre (Douai), Claude, Nagowski, Pasteur

Bentkowski, Marly, Olivier, Bourdet, Schmidt (Troyes),

Thieiss, Roussel (Châlons).



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



LA SOCIÉTÉ DU TRAVAIL CIVIQUE FÉMININ ET LES ÉTUDIANTS DE VARSOVIE
REÇUS PAR LES AMIS DE LA POLOGNE A PARIS

NOS HÔTES POLONAIS

Les « Romanistes »

Le jeudi 4 juin, à 6 heures du matin, tout un groupe d'étudiants et d'étudiantes en langue romane de l'Université de Varsovie, débarquaient à la gare du Nord. Ils étaient environ trente-cinq, conduits par un de leurs camarades, M. Kruk. Accueillis par Madame Rosa Bailly, toujours aussi dévouée et pleine d'entrain, par Mlle M. Strowska et M. Ph. Poirson, et emmenés dans un charmant et paisible hôtel, 48 boulevard de Port-Royal, les romanistes, après un bon déjeuner réconfortant offert par les Amis de la Pologne, se dispersèrent à travers Paris, à la recherche... des grands magasins !

Mais, pendant les 15 jours que dura leur excursion, les romanistes ont visité encore bien d'autres choses. Un programme d'excursion avait été dressé pour eux par de jeunes étudiants français, actifs et dévoués « Amis de la Pologne », MM. Clément, Souty, Hubert, Barthès, Cochain, Bousquet ; et, sous la conduite de ces guides joyeux, infatigables et savants, les romanistes ont fait connaissance avec, à peu près tous les quartiers de Paris ; ils ont visité le Louvre (en trois fois), les différents musées, les vieux hôtels, les églises, les bibliothèques, etc. Ils ont passé une journée à Versailles, où le général Eon, président du comité versaillais des Amis de la Pologne, leur montra le château et le parc, une autre à Chantilly, une autre encore à Fontainebleau. Les Amis de la Pologne avaient obtenu pour eux des cartes d'entrée pour les musées et monuments historiques, et de fortes réductions sur les chemins de fer.

Le jour même de leur arrivée, les « Amis de la Pologne » leur avaient souhaité la bienvenue, en même temps qu'aux dames du « Cercle du Travail Féminin », à l'Association Générale des Étudiants.

Leur séjour à Paris avait enchanté les romanistes, aussi

est-ce avec beaucoup de regret au cœur qu'ils ont quitté Paris le 19 juin, pour se diriger vers la Méditerranée. Les adieux étaient cordiaux et émus sur le quai de la gare ; mais les adresses échangées consolait tout le monde.

À Avignon, ils ont été reçus chaleureusement par M. et Mme Farges. M. Farges les emmena à l'hôtel et leur fit visiter le Palais des Papes. Il leur obtint partout des réductions importantes avec ces mots magiques : « Ce sont des Polonais ! » Aussi nos hôtes furent-ils fort touchés de l'accueil qu'on leur fit... presque autant, dit Mme Farges, que la chaleur, 34°, qui les accablait tant, qu'elle leur fit « brûler » Arles !

À Marseille, M. Moulleron, le tout dévoué secrétaire général du comité de Marseille, et Mme Moulleron avaient tout préparé au mieux. Un samedi soir, MM. Moulleron, Rabilloud, Martignon, Magnier et Antonowicz reçurent les romanistes.

Les étudiantes furent logées dans le lycée de jeunes filles Marseille-Longchamp, rue Thomas, mis à leur disposition sur l'autorisation de M. le maire, et les jeunes gens trouvèrent place dans un hôtel voisin.

Dimanche matin, toute cette jeunesse polonaise, accompagnée par Mme Wegnerowicz, femme du consul de Pologne ; M. le colonel Didio ; M. Léotard, MM. Rabilloud et Martignon ; M. Wojkowski, M. Glembocki et plusieurs délégués, s'embarquaient sur un vapeur du service côtier pour aller visiter le Château-d'If.

Cette promenade, accomplie sur une mer calme et sous une brise légère et rafraîchissante, fut délicieuse.

Dans l'après-midi, un tramway réservé avait emporté le groupe à travers la ville. Tour à tour : Notre-Dame de la Garde, la Corniche, le parc Borély, le Prado, Longchamp, le Jardin zoologique, la Cathédrale et les ports furent visités.

Le lendemain matin, ils s'ébattirent aux bains du Roucas-Blanc et l'après-midi fut consacré à quelques courses

en ville. A minuit 15, tout cet essaim prenait le train pour Nice, enchanté de son séjour à Marseille.

LE CERCLE DU TRAVAIL FEMININ

Le Cercle du Travail Féminin à Varsovie, présidé par Mme Moraczewska, femme de l'ancien ministre polonais de la Justice, possède une section de tourisme que dirige, avec énergie, bonne humeur et compétence, Mme Grzybowska.

Cette section a organisé cette année un voyage en France.

Un matin de juin, à la gare du Nord, une douzaine de voyageuses, sous la conduite de la sympathique Mme Grzybowska, étaient accueillies par les Amis de la Pologne que représentaient Mmes Rosa Bailly et Madeleine Strowska et M. Poirson.

Nullement fatiguées par le long voyage, ces dames décidèrent d'aller au théâtre le soir même.

Les A. P. les reçurent en même temps que le groupe des Romanistes, à l'Association des Etudiants, où Mme Grzybowska remit à Mme Bailly une énorme gerbe de toutes petites roses, en allusion au surnom que porte en Pologne notre secrétaire générale.

En quittant Paris, nos voyageuses se rendirent à Marseille où elle furent reçues avec la plus chaleureuse cordialité par notre Comité Marseillais et son secrétaire général, M. Moulleron.

Ce dernier fut secondé, dans son agréable tâche, par Mme Moulleron et MM. Rabilloud, Marignol, Magnier et Antonowicz ; auxquels s'étaient joints M. Wegnerowicz, consul de Pologne, et Mme Wegnerowicz.

Un canot automobile emmena nos voyageurs visiter les ports et l'escadre de la Méditerranée. La ville et les environs furent visités en autocar. La Société Nautique offrit un banquet à nos visiteuses.

Nous ne saurions assez remercier M. Moulleron et ses collaborateurs pour les beaux programmes qu'ils avaient établis pour le Groupe du Travail Féminin comme pour l'excursion des Romanistes.

Les dames polonaises se rendirent ensuite à Juan-les-Pins, et quelques-unes d'entre elles, bravant la canicule, s'en allèrent visiter la Corse.

Le voyage se termina par des excursions dans les Alpes.

Nous aurons le plaisir de retrouver nos aimables voyageuses l'an prochain, car elles se promettent bien de revenir, et nous ont déjà demandé notre collaboration.

LES AMIS DE LA FRANCE DE BYDGOSZCZ

Comme ils le font chaque été depuis trois ans, grâce à l'aide bienveillante des « Amis de la Pologne », les « Amis de la France » de Bydgoszcz ont organisé pour leurs membres une excursion en France, dirigée par Madame Marie Regamey-Strowska, vice-présidente de la Société, et qui a eu lieu du 9 au 26 juillet dernier. Elle a pleinement réussi, disons-le tout de suite.

Le voyage de Pologne en France s'est effectué cette année par mer, sur le paquebot « Pologne » de la Compagnie Générale Transatlantique. Les 25 voyageurs composant le groupe, qui ont été favorisés durant leur traversée de Gdynia au Havre par un temps merveilleux, ont débarqué au Havre le 13 juillet. Ils ont passé dans cette ville deux jours, au cours desquels ils ont visité le port autonome et le superbe paquebot « Ile-de-France ». Le 15, ils partaient pour Rouen où M. le chanoine Savoye, dont les « Amis de la Pologne » connaissent de longue date le dévouement, voulut bien s'occuper d'eux pendant leur séjour. Ils furent logés et nourris à l'Hôtel de Lisieux, l'un des meilleurs de Rouen, et M. Montier, beau-frère du chanoine Savoye, eut l'amabilité de leur servir de guide à travers la Ville. Malheureusement les Polonais avaient trop peu de temps pour voir en détail toutes les richesses de cette ville qui les laissait sans mot pour exprimer leur admiration. Après une demi-journée de pèlerinage à Lisieux, ils arrivaient le 17 au matin à Paris, où ils devaient passer 10 jours.

Les voyageurs furent logés à la Cité, dans un site ravissant, dans de grands pavillons entourés de jardins où chacun d'eux avait une jolie chambre avec tout le confort moderne.

Les « Amis de la Pologne » avaient organisé en l'honneur de leurs amis de Bydgoszcz une charmante réception qui eut lieu le lendemain de leur arrivée, à la Maison des Etudiants, rue de la Bûcherie. Malgré l'époque défavorable puisqu'on était en pleines vacances, un grand nombre de français avaient tenu à venir saluer les polonais. Malheu-

reusement, notre chère animatrice, Madame Rosa Bailly, épuisée par le travail de l'année, avait déjà quitté Paris pour prendre quelques jours de repos dans les montagnes. Les « Amis de la Pologne » en son absence étaient représentés par Mlle Magdelaine Strowska et Mme Habert. Remarqué parmi les éminents français présents : M. Georges Blondel, professeur au Collège de France, Madame de Vaux-Phalipau, M. André Durand, professeur au lycée Louis-le-Grand, le colonel Regnault, M. Souty, M. Bloud, etc., etc...

M. Durand, en quelques mots pleins de cordialité, souhaita la bienvenue aux Polonais ; puis, au nom des « Amis de la Pologne », remit à Mme Regamey, pour la bibliothèque des « Amis de la France » de Bydgoszcz, un superbe volume illustré sur Paris. Madame Regamey, au nom du groupe, remercia chaleureusement pour la réception si affectueuse qu'elle avait trouvée en France et exprima le vœu que les voyages d'excursion entre la France et la Pologne deviennent de plus en plus fréquents, afin que les deux pays apprennent à se mieux connaître. Ensuite, M. Souty, au nom des étudiants français, prononça quelques mots pleins de cœur qui touchèrent profondément les Polonais, et auxquels M. l'abbé Szymanski, de Przemysl, répondit en polonais en nom des voyageurs. La salle était joliment ornée de fleurs, le champagne coulait dans les coupes, et c'est de tout cœur qu'on cria bien des fois : « Vive la Pologne ! » et « Vive la France ! ».

Pendant son séjour, le groupe, conduit par Mme Regamey et par de dévoués amis de la Pologne vit en détail les principaux monuments de Paris. Dès le lendemain de leur arrivée, les excursionnistes, au cours de leur visite de Paris en autocar, avaient pu se faire une idée générale de la capitale. Le dimanche 21, ils eurent la chance de voir les grandes eaux à Versailles, et le mardi 23, l'autocar les emmenait de nouveau pour toute la journée à Fontainebleau, où, après un déjeuner sur l'herbe dans la forêt, ils admirèrent le château, plein de souvenirs de Napoléon, si cher aux Polonais.

Avec grand regret, le 26 juillet, tout le monde quittait Paris par la gare du Nord pour reprendre le train de Bydgoszcz, via Cologne et Berlin, plein de reconnaissance pour les « Amis de la Pologne » qui avaient rendu possible un si agréable voyage. Et déjà, nous recevons des lettres où l'on nous annonce qu'on se prépare à revenir l'année prochaine !

Madame Marie Regamey-Strowska, qui mène à Bydgoszcz une propagande si fervente et si éclairée en faveur de la France, aura, cette année encore, bien mérité de ses deux patries, en organisant dans tous ses détails, et sans épargner sa peine, cette excursion parfaitement réussie.

LES POLYTECHNICIENS

Au début du mois de septembre, des jeunes gens blonds et timides, des jeunes filles brunes aux regards assurés, tous élèves de l'Ecole Polytechnique de Varsovie, sont arrivés à Paris. Un de leurs professeurs les conduisait, M. Wojno, homme charmant, d'une rare culture, aussi bien littéraire que scientifique, artiste, spirituel, avec un tour d'esprit humoristique qui fait de lui le plus séduisant compagnon.

Madame Rosa Bailly et le Dr Vincent du Laurier étaient allés attendre les voyageurs à la gare et ils les conduisirent ensuite à la Cité Universitaire où ils devaient être logés. A peine installés, ils témoignèrent le désir d'aller fleurir la tombe du maréchal Foch dont le souvenir, lors de ses funérailles, fut commémoré magnifiquement à Varsovie.

Ils se rendirent donc, le 11 septembre, aux Invalides. Après avoir déposé une superbe gerbe de roses blanches et rouges sur le tombeau de l'illustre soldat, ils s'agenouillèrent et se recueillirent pieusement pendant quelques instants.

Ce voyage avait un but essentiellement scientifique. Aussi nos hôtes ont-ils visité plusieurs usines : l'usine à gaz de Saint-Denis, les Etablissements Poulenc frères, plusieurs usines de matières colorantes, etc.

En même temps, ces jeunes gens, qui venaient pour la première fois en France, ont fait connaissance avec les monuments et les innombrables chefs-d'œuvre de Paris. En sortant de Notre-Dame, ils ont « dévalisé » les boutiques de chimères. Chacun tenant en main plusieurs spécimens de ces têtes étranges et grimacantes, ils avaient l'air de revenir d'un marché aux volailles diabolique !

A Versailles, le général Eon, toujours accueillant, leur fit visiter le château et le parc. Le maire de Versailles les reçut à la mairie et leur offrit un vin d'honneur.

Bordeaux, après Paris, reçut la visite des polytechniciens. Ils furent accueillis par le bureau du groupement.



LES POLYTECHNICIENS DE VARSOVIE CHEZ LES AMIS DE LA POLOGNE

local des Amis de la Pologne, qui comprenait M. Camena d'Almeida, professeur à la Faculté des Lettres, président ; M. le lieutenant-colonel Bouic, vice-président ; maître Laverne, secrétaire général ; MM. Gaden, trésorier, et Cormier. Les visiteurs furent ensuite conduit à la Chambre de Commerce, où M. Barrès, assisté de M. Rambier, secrétaire général de la Chambre, leur réserva la plus sympathique et la plus cordiale réception. Après leur avoir exprimé en termes délicats et choisis combien la Chambre de Commerce était heureuse d'être la première à saluer ces représentants de la jeune Université Polonaise, le président de la Chambre leur fit en un raccourci saisissant l'historique du développement du port. Un vin d'honneur, où de grands crus furent dégustés, compléta cette réception, qui fut continuée par la visite de l'exposition permanente de la VII^e Région économique, où les étudiants furent guidés par le si sympathique et érudit secrétaire général, M. Brouillaud.

Samedi matin, un autocar du syndicat d'initiative transporta à Saint-Médard-en-Jalles nos Polonais avides d'enseignements pratiques. Là ils visitèrent durant plus de deux heures l'installation de notre Poudrerie nationale.

L'après-midi, M. de Kersabiec, directeur de la maison Worms et consul honoraire de Pologne, fit faire à nos amis polonais la plus exquise des promenades en rivière. Un goûter exquis fut servi à bord, et après de cordiales paroles de bienvenue prononcées par M. de Kersabiec, M. Lorin, député de la Gironde, qui avait tenu à se joindre comme la veille à cette manifestation franco-polonaise, dit à la jeune élite qui l'écoutait les raisons qu'elle avait d'être fière d'appartenir à une grande nation.

La journée fut terminée par une visite au consulat de Pologne, dont M. de Kersabiec fit en personne les honneurs.

Dimanche, nos jeunes visiteurs allèrent à Arcachon, puis au cap Ferret, contempler l'océan dont leur nation est si privée. Ils emportèrent de Bordeaux le souvenir le plus cordialement ému.

M. Mouilleron, qui s'était déjà occupé avec tant de dévouement, des Romanistes et des Dames du Travail Féminin, a reçu avec le comité des A.P. les Polytechniciens à Marseille. M. Léotard et M. Rabilloud, ainsi que le consul de Pologne les ont fait promener à travers Marseille, et leur ont fait visiter le château d'If et Notre-Dame de la Garde. Si bien que, malgré la pluie, leur séjour à Marseille a charmé les Polytechniciens.

De là, ils sont remontés à Avignon où M. et Mme Hanrat avaient préparé leur arrivée. Accueillis sur le quai de la gare par M. et Mme Hanrat, qui leur ont offert une gerbe de fleurs blanches et rouges, ils visitèrent en

suite Avignon, puis la poudrière de Sorgue avec M. Poinet et le Dr Godlewski. Après un délicieux goûter chez M. et Mme Hanrat, ils partirent enfin pour Lyon, heureux d'avoir passé une si agréable journée, et tristes de quitter si vite leurs nouveaux amis d'Avignon.

Le programme du séjour à Lyon avait été établi avec le plus grand soin par M. Julien Koszul, vice-président des A.P. Accueillis par M. le vice-consul Roszkowski, par Mme Barret-Spalikowska, par M. Augenot, professeur au lycée, ils visitèrent l'usine de soieries Henry Bertrand, et en admirèrent les merveilles. M. Henry d'Hennezel leur fit spirituellement les honneurs du Musée des Tissus. A l'Hôtel-de-Ville ils furent reçus par M. Gabriel Rambaud, premier adjoint qui prononça une délicate allocution. M. l'archiviste Jean Vermorel, guide averti, fit à nos visiteurs les honneurs des salons historiques de l'Hôtel-de-Ville.

Puis ils purent se reposer quelques instants dans le jardin du Palais des Arts. L'après-midi leur réserva le plaisir d'une visite du Parc de la Tête d'Or.

A quatre heures et demie une réception eut lieu au Palais de la Foire. Les étudiants polonais furent reçus par MM. Gervais, administrateur de la Foire de Lyon ; Touzot, secrétaire général de la Foire ; Rambaud, adjoint à la mairie centrale ; Chalumeau ingénieur en chef de la ville ; professeur Guignard, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole de Chimie ; Lemaire, directeur de l'Ecole Centrale de Lyon ; Kluczynski, consul de Pologne et Mme Kluczynska ; Paul Duvivier, ancien consul de Pologne ; Roszkowski ; Lucien Mizgier, vice-président de l'Association franco-polonaise de Lyon et du Sud-Est, et Martin Basse, secrétaire général ; Julien Koszul et Mme Barret-Spalikowska ; le professeur Angenost ; M. Gluckman-Rodanski, plusieurs représentants de la colonie polonaise, des milieux universitaires, commerciaux et industriels.

On visita le palais. Des explications techniques furent données sur sa construction, son utilisation, son éclairage, le rôle, l'importance, le développement de la Foire de Lyon. Les allocutions de MM. Gervais, Chalumeau, Lucien Mizgier, Kluczynski, Koszul et de M. le professeur Grignard exprimèrent aux Polonais toute l'amitié lyonnaise et le désir de rendre encore plus intimes des relations intellectuelles, commerciales et industrielles qui contribuent au développement des entreprises de civilisation et de paix. M. le professeur Wojno répondit en termes émus et élégants, exaltant l'amitié franco-polonaise.

Le lendemain, les étudiants polonais visiteront les usines Berliet, les usines à gaz ; on put les voir, la boutonnière fleurie aux couleurs blanche et amarante, parcourir les

galeries du Palais Saint-Pierre, la basilique de Fourvière, la cathédrale Saint-Jean.

Ils quittèrent Lyon dans l'après-midi du surlendemain, après avoir visité les usines du carburateur Zénith, les abattoirs, la basilique d'Ainay, etc., visites facilitées par des autocars, une marque encore des attentions prodiguées à nos hôtes par M. Koszul.

A Mulhouse, journée charmante. M. de Retz, Président des A. P. et les ingénieurs de la Société des Potasses d'Alsace les ont fort bien reçus. Après la visite des mines de potasse dans la matinée, il y eut à Thann, à l'hôtel du Parc, un luxueux déjeuner (on pourrait dire un banquet) auquel assistèrent M. de Retz, M. Rissel, un des directeurs des Mines de Potasse, qui rentrait justement d'un voyage d'études en Pologne, des ingénieurs des mines en assez grand nombre, ainsi que des ingénieurs de la Société commerciale des Potasses, Mmes Lévy et Vaillant, M^e Louis Roth.

Après le déjeuner, tout le monde s'est transporté dans les Vosges dans un autocar offert par la Société des Potasses.

Enfin, dernière étape du voyage, les Polytechniciens sont arrivés à Strasbourg. Le Comité des Amis de la Pologne, avec son actif Président, M. Hugo Hang, très bien secondé par le Consulat de Pologne et le « Comité Alsacien d'Etudes et d'Informations » qui s'est spécialisé dans la réception des délégations étrangères, avait établi un programme de visite et de réceptions tout à fait intéressant. Après avoir visité, en deux jours, la Foire-Exposition, la cathédrale, l'Orangerie, les différents monuments de la ville, la cokerie « Alcock », route du Rhin, et le port du Rhin, après avoir été reçus, d'une façon absolument charmante, à la « Maison de la Jeune Alsace » par les Amis de la Pologne et le Comité Alsacien d'Etudes, les Polytechniciens sont repartis le 24 septembre pour la Pologne.

Le « troupeau », comme disait M. Wojno en parlant de ses élèves, s'en est allé à regret. « Et maintenant, chère Madame, ce qui m'a le plus touché, écrivait M. Wojno à Mme Rosa Bailly, c'est que j'ai parcouru une grande partie de la France, non en touriste, muni d'un Baedeker, mais en qualité d'ami qu'on reçoit partout à bras ouverts, à qui on donne son cœur et à qui l'on s'empresse de faire connaître l'âme des choses. Et c'est bien à la Société des Amis de la Pologne, que je dois tout cela. »

NOS GROUPES SCOLAIRES

A Moulins

L'Ecole Normale d'Instituteurs de Moulins nous a transmis par M. Max FAZY, son adhésion et un don de 30 francs.

A Coutances

Nous avons reçu de l'Ecole Normale d'Institutrices de Coutances, avec son adhésion, un don de 60 francs.

A Saint-Chamond

L'Ecole Primaire Supérieure de Jeunes Filles a donné avec succès la représentation de « Trois médecins pour un malade ».

A Angers

Monsieur Edmond BOCCQUIER, Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs, nous a transmis une somme de 30 francs, montant d'une collecte faite entre les élèves pour nos éditions.

A Joigny

Madame BAZIRE, Directrice de l'Ecole Primaire Supérieure de Jeunes filles, a inscrit son école parmi nos adhérents.

A Rennes

Madame DUDOURT nous envoie, au nom de l'Ecole Primaire Supérieure de Jeunes Filles, un nouveau don de 30 fr.

A Perpignan

Nous recevons par Madame BRINGUIER, Directrice de l'Ecole Normale d'Institutrices, une somme de 100 francs, souscrite par le personnel et les élèves pour nos éditions.

A Colmar

Le groupe scolaire, fondé par M. BONFILS-LAPOUZADE au Lycée de garçons, nous a fait tenir, par les bons soins de M. DIETRICH, une cotisation collective de 110 francs.

A Tunis

Nous devons à l'aimable collaboration de M. BERGER, élève au Lycée de Tunis, la constitution d'un petit groupe d'A. P. parmi ses camarades.

A Bar-le-Duc

Notre excellent collaborateur, M. LUCAIN, qui nous a amené en quelques semaines, plus de 70 adhérents, a fondé un important groupe d'A. P. aux Cours Complémentaires de Bar-le-Duc, où il est professeur. Nous avons reçu de lui, à la fin de Juin, une somme de 250 francs.

A Nantes

Le nombre des adhérents au Lycée de garçons a été porté, par M. RAINGEARD, au nombre de 122.

Le Lycée de Jeunes filles de Nantes nous remet, par Mlle BRÉHIER, un don de 75 francs.

A La Roche-sur-Yon

Mademoiselle OMNES, Directrice de l'Ecole Normale d'Institutrices, nous adresse, avec leur adhésion, un mandat de 50 francs.

A Digne

Monsieur SELLIER, trésorier de notre comité de Digne, nous envoie pour les participations des importants groupes scolaires fondés par M. ADRIAN, une somme de 325 francs.

A Neuilly

Les jeunes filles des Cours Secondaires de Neuilly, ont remis, pour nos éditions, à M. NOUAILLAC, 150 francs.

Au Lycée Fénelon

Mademoiselle POLLET nous remet 81 francs (troisième et quatrième versements pour cette année).

A Annecy

Le groupe scolaire constitué au Lycée de garçons a réuni 52 francs pour nos éditions, sous la direction de M. BERNUS, avec M. LACROIX, élève de philosophie, comme vice-président.

A Nancy

Nous recevons 50 francs de la part de l'Ecole Primaire Supérieure de Jeunes filles.

A Gizeux

Le groupe fondé par Mademoiselle CLAVERIE à l'Ecole Primaire nous remet 16 francs.

A Haubourdin

L'ardeur de notre cher correspondant, l'abbé PRÉVOST, a gagné ses élèves et lors des vacances qui les ont dispersés loin du Séminaire, beaucoup d'entre eux nous ont écrit pour nous donner leur adhésion et nous promettre leur entière collaboration.

ON DEMANDE DES CORRESPONDANTS

Les jeunes gens du Cercle d'études historique et de tourisme du Lycée Zimowski, rue Brzoszna n° 5, à Lodz, demandent des correspondants français pour échanger avec eux des lettres, des cartes postales et des documents photographiques.

Dans la même ville, le Cercle des Amis de la France, créé par Madame Janina WOLSKA, rue Piotrkowska 55 m. 6, en remerciement pour les correspondantes françaises que nous lui avons procurées, nous a envoyé un bel album sur Slowacki, constitué par les soins de ses adhérentes.

Un Cercle d'Amis de la France se constitue dans la ville de Wielun au lycée de Jeunes Filles Pélagie Zasadzinska. La Directrice nous demande des correspondantes pour ses jeunes élèves.

Nos Editions

En Belgique

Parmi les témoignages de satisfaction qui nous arrivent de toutes parts, il nous a été bien agréable d'en trouver de la Belgique, très nombreux.

Les grandes Sociétés de Tourisme belge, aussi bien Wallonnes que Flamandes, ont signalé nos brochures dans leurs bulletins : Touring-Club de Belgique, Vlaamsche Toeristenbond, les Voyages Joseph Dumoulin, etc.). Le « Palais Mondial » les a exposées dans sa salle polonaise.



Les Amis de la Pologne ont, pour vous...

DES COURS DE LANGUE POLONAISE

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre ; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux ; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous ; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours qui a été professé cette année à la Sorbonne par Mlle Madeleine STROWSKA vous sera envoyé contre la modeste somme de 25 fr. (destinée à couvrir les frais de polycopie) par les « Amis de la Pologne ».

DES PUBLICATIONS

Votre bibliothèque est pauvre en ouvrages sur la Pologne. Bien que pendant la guerre aient paru en français nombre d'articles, de tracts, de brochures sur la nécessité de rétablir une Pologne indépendante, — bien que maintenant paraissent des ouvrages sur la Pologne pittoresque et des traductions littéraires, — nous manquons d'études sérieusement établies sur la plupart des aspects de la Pologne et des questions polonaises.

Les Amis de la Pologne édifient avec patience un véritable monument de documentation exacte et variée. Dans leurs brochures d'aspect modeste, mais auxquelles il ne manque que l'importance typographique, ils présentent les grandes figures de l'histoire, les villes, les questions politiques, les meilleures pages des écrivains...

Si vous désirez les lire, et les faire lire autour de vous, elles vous seront offertes contre une somme de 0 fr. 50 par brochure pour les frais d'envoi.

Beaucoup d'entre elles sont épuisées. Mais il en paraît toujours de nouvelles, grâce aux dons toujours plus nombreux qui nous parviennent pour notre fonds d'édition.

Nous pouvons maintenant vous envoyer :

ROSA BAILLY : **Petite Histoire de Pologne.**

ROSA BAILLY : **Histoire de l'Amitié franco-polonaise.**

E. NOUVEL : **Kosciuszko.**

E. NOUVEL : **Poniatowski.**

BARTEK

L'Auberge Polonaise

9, Rue Royer-Collard, PARIS (5^e)

*Excellente cuisine française et polonaise
servie par des Polonaises en costumes nationaux
dans le décor le plus artistique et le plus original.*

PRIX MODÉRÉS

ROSA BAILLY : **Bydgoszcz.**

ROSA BAILLY : **Guide de Pologne.**

MICKIEWICZ : **Pages choisies.**

MARIE KONOPNICKA : **Terre à Terre et Mariette.**

BOY : **Mes Confessions.**

FREDRO : **Trois médecins pour un malade** (comédie en 1 acte).

SIEROSZEWSKI : **A la lisière des forêts.**

MICKIEWICZ : **Les Aïeux.**

— **Monsieur Thadée.**

B. KIELSKI : **Mickiewicz, sa vie, son œuvre.**

Catalogue des principaux ouvrages parus en français sur la Pologne jusqu'en 1929.

DES TIMBRES

Pour vos collections, philatélistes, les Amis de la Pologne vous enverront contre 1 fr. en timbres, une vingtaine de timbres de Pologne et de Lithuanie.

DES PROJECTIONS ET DES FILMS

Les très riches collections de projections fixes des Amis de la Pologne peuvent illustrer des conférences sur l'histoire polonaise (spécialement sur le 19^e siècle et les légions), sur les grands hommes (en particulier Kosciuszko et Pilsudski), sur les villes (Varsovie, Cracovie, Wilno, Dantzig et Gdynia), sur la campagne, les montagnes, les types populaires et les costumes nationaux, sur l'architecture, les artistes (en particulier Wyspianski, Grottger, Matejko), l'art populaire, l'industrie, etc.

Elles sont à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers.

Nos **films documentaires** sur Varsovie, Vilno, Kazimierz, Torun, Boryslaw, les Karpathes, les industries paysannes, les danses polonaises, etc., d'une longueur variant de 200 à 400 mètres, pourront être prêtés aux organisateurs de fêtes franco-polonaises.

DES CARTES POSTALES

Un des plus jolis moyens de répandre en France la connaissance de la Pologne !

Achetez nos cartes postales :

Série de 12 vues (villes, paysages) : 1 franc.

Série de 10 vues en héliogravure, la série : 1 fr. 50.

I et II. Varsovie.

III. Czenstochowa et les paysans.

IV. La mer et l'industrie.

Nouvelle série de 10 sujets divers : 1 fr. 50.

UN INSIGNE

Exécuté d'après les dessins de l'Ecole Boule, l'insigne des Amis de la Pologne, en émail blanc et rouge, avec des initiales dorées, est un modèle de sobre élégance, dans le goût moderne.

Prix de l'insigne : 3 francs.

LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.
 Vice-Président : M. Robert SEROT, député.
 Secrétaire générale : M^{me} Rosa BAILLY.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.
 Déléguée générale à Varsovie : M^{me} SEKOWSKA.
 Secrétaires-adjoints : MM. PHILIPPON, Ph. POIRSON.

GRUPEMENTS UNIVERSITAIRES ET SCOLAIRES

Grandes Ecoles

Ecole Polytechnique. Directeur : M. Pierre GARNIER. Institut Electro Technique de Toulouse.
 Ecole d'Agriculture de Grignon. Ecole Normale des Arts du Dessin.

Ecoles Normales d'Instituteurs

Angers.	Draguignan.	Laval.	Périgueux.
Aurillac.	Guéret.	Mirecourt.	Troyes.
Avignon.	Le Puy.	Moulins.	Alger.
Chartres.			

Ecoles Normales d'Institutrices

Albi.	Châteauroux.	Melun.	Perpignan.
Aurillac.	Coutances.	Miliana.	Quimper.
Beauvais.	Dijon.	Montpellier.	St-Etienne.
Bourg.	Digne.	Moulins.	Toulouse.
Carcassonne.	La Roche-sur-Yon	Niort.	Troyes.
Chartres.	Lyon.		Alger.

Lycées de Garçons

Anancy (M. BERNUS).	Moulins.	Paris Lycée Pasteur (M. NOUILLAC).
Charleville.	Mont de Marsan.	Paris Lycée St-Louis (M. A. DURAND)
Chartres (M. POIRIER).	Nantes (M. RAINGEARD).	Pontivy.
Digne (M. ADRIAN).	Alger.	Rochefort-sur-Mer.
Laval.	Nevers (M. NICOLAS).	St-Brieuc.
		Tunis.

Lycées de Jeunes Filles

Amiens (Mlle NEZARD).	Nantes (Mlle BRÉHIER).	Poitiers (Mlle MAZEN).
Avignon (Mme FAGES).	Oran.	Rennes (Mlle LOBBÉ).
Constantine.	Paris-Lycée Fénelon (Mmes POI-	Reims (Mlle LANTÉ).
Moulins.	RIER et POLLET).	St-Etienne (Mlle SCHMITTER).
Mulhouse (Mlle LÉVY).	Paris Lycée Jules-Ferry.	Toulouse.

Collèges de Garçons

Bergerac.	Draguignan.	Remiremont.
Brioude.	Dunkerque (M. JACOB).	Saintes.
Châtillon-sur-Seine.	Manosque.	St-Jean-d'Angély.
Commercy.	Nogent-le-Rotrou (M. HÉRITIER).	Verdun (M. GOUZE).
Coulommiers.	Paris-Collège St ^e -Barbe (M. NOUVEL)	Vesoul (M. LINOTTE).

Collèges de Jeunes Filles

Béthune (Mlle GIRARDIN).	Rochefort-sur-Mer.	Valence.
Cherbourg (Mme LAUMONIER-LORY).	Laval.	Villeneuve-sur-Lot.
Coutances.	La Roche-sur-Yon.	Alger.
Digne (Mme MARIN).	Châlon-sur-Saône (Mlle BLONDEAU).	Mostaganem.
Neuilly.	Soissons.	

Ecoles Primaires Supérieures de Garçons

Aurillac.	Cholet.	Moulins.
Bar-le-Duc (M. LUCQUIN).	Cluses.	Moutiers-Salins.
Boult-au-Bois.	Creutzwald (M. DUQUÉNOIS).	Paris.
Bressuire.	Juvisy (M. HUREY).	Poitiers (M. CHANGEUR).
Cannes.	Quimperlé.	Tours (M. THIBAUT).
Constantine.		

Ecoles Primaires Supérieures de Jeunes Filles

Angers (Mlle HELDT).	Nancy.	Paris-Edgar-Quinet.
Avignon.	Neuilly.	Rennes (Mme DUDOUIT).
Elbeuf.	Nîmes (Mlle DRUTEL).	Sisteron.
Joigny (Mme BAZIN).	Moulins (Mlle PRABOIS).	Salins (Mlle OUDOT).
Montluçon.		St-Calais.

Institutions Libres, etc.

Châteauroux, Cours Turmeau.	Nîmes, Institut. Alphonse Daudet.	Avignon, Institution Sainte-Marie.
Haubourdin, Petit Séminaire	Versailles, Institution Taconet.	Gigean, Ecole Primaire.